

LA VIE

DE

MON PÈRE.

Par l'AUTEUR du PAYSAN PERVERTI.

*Omnia non pariter rerum sunt Omnibus apta.
Fama nec ex æquo ducitur ulla jugo. Prop.*

Première Partie.



A NEUFCHÂTEL,

Et se trouve à PARIS,

Chez HUMBLLOT, Libraire, rue Saintjacques,
près Saintives.

1779.

D'AUTRES célèbrent les Guerriers qui triomphent par les armes : Les Académies décernent des prix aux Écrivains , qui donnent un nouvel éclat à la gloire des anciens Ministres , des Hommes-de-lettres distingués : Moi , je vais jeter des fleurs sur la tombe d'un Honnête-homme , dont la vertu fut commune & à tous les jours , pour ainsi parler... Il ne fut que juste & laborieux : qualités qui sont le fondement de toute société , & sans lesquelles les Héros mourraient de faim.

J'ouvre une nouvelle carrière à la piété filiale : Si le Fils de tout Homme en place était obli-

gé d'écrire la Vie de son Père, cette institution, ferait une des plus utiles. Quel est le Père qui sachant que son propre Fils sera forcé d'être un-jour son Historien véridique, n'acquerrait pas quelques vertus; ne ferait pas quelques bonnes actions, dans la vue aumoins de n'être pas deshonoré par celui-même qui doit perpétuer son nom. Ce ferait là, sans-doute, le frein le plus puissant contre la corruption rapide de nos mœurs.

I Part. p. 97, l. 15, serviteur, lisez, facteur.

~ p. 151, l. 7, au lieu de 1723, lisez, 1731

F I G U R E S.

- I. UN MÉDAILLON à la tête de la *I Part.* représentant Edme R. à l'âge de près de vingt ans, pendant son séjour à Paris.
- II. MÉDAILLON à la *II Part.* représentant Barbe Ferlet, à l'âge de 17 ans, à son arrivée à Paris, d'après son portrait en mignature.
- III. *FRONTISPICE de la I Part.* Edme R. labourant les champs où le blé a péri en 1709 : Son Père sur le seuil de sa porte dans le lointain. L'ART DES ARTS.
- IV. L'ÉCOLE DE VILLAGE. Le Maître-d'école de Nitri le jour de la rentrée en classe, faisant l'examen de la conduite de ses Écoliers pendant les vacances. Edme R. est le premier des Enfants à droite. " Soyons bons, mes Enfants....
" l'approche de la mort est affreuse pour un
" méchant Homme ". *I Part. p. 17.*
- V. LA SÉVÉRITÉ ROMAINE. Pierre R. rendant à son Fils qui est à cheval, prêt à partir pour la charrue, le fouet dont il vient de lui donner trois coups. " Souvenez-vous-en ". *p. 29.*
- VI. LA COMPASSION. Edme R. encore enfant, recevant la pioche & les tenailles de la main d'un Prisonnier enfermé sous une cuve, auquel il les avait données pour se mettre en liberté.
" Dieu te bénisse, mon Petit ". *p. 34.*
- VII. LA NAÏVETÉ. Edme R. sur la route de Paris, venant de se charger de la banne d'un vieux Contrebandier. " Ce fardeau ajouté au
" mien ne me surchargera guère ". *p. 48*
- VIII. LA PUDEUR. Edme R. entre Rose & Eugénie Pombelins: celle-ci est debout; Rose assise, baissant les yeux. " Vous êtes le choix
" d'un Père.... *p. 77*
- IX. L'OBÉISSANCE. Mariage d'Edmond devant le cercueil découvert de son Père, en présence des deux Pasteurs de Saci & de Nitri. " C'est
" un Fils qui obéit à son Père ". *p. 103.*

F I G U R E S.

X. FRONTISPICE de la II^e Part. LA LECTURE DU SOIR. Edme R. lisant la Bible le soir à sa Famille assemblée : Il tient le Livre sur ses genoux ; son Épouse achève de faire desservir : (relatif à la II^e Partie, p. 67). » Recueillons-nous, mes Enfans ; c'est l'Esprit-saint qui va parler ».

XI. L'APPARITION. Edme R. pleurant sur la tombe de feu M. Pombelins, père de Rose, est conduit par un saint Prêtre devant le maître-autel. » Mon Fils, si vous avez perdu un Père, voici le meilleur de tous ». p. 13

XII. LA BIGAMIE. Une Jeune-personne aux genoux d'une Femme âgée : le Bigame un pistolet à la main : deux Hommes paraissant lui parler avec feu. » Je suis innocente pour tout le monde : mais je suis coupable pour vous ». p. 39

XIII. L'AUDIENCE. Edme R. plaidant pour une pauvre Mère, devant le Juge de Saci. La pauvre Femme est derrière son Défenseur : on voit, derrière l'autre Défenseur les trois Enfans qui sont ses Parties : Edme R. leur dit : » Je vois je vois le Ciel qui remet (la vengeance) entre les mains de vos Enfans » ! p. 61

XIV. L'HONNÊTE-HOMME. Deux Jeunes-gens entrés chés des Paysans qui se régalaient : & reconnaissent l'un d'eux pour un Fils d'Edme R. Les Paysans s'écrient : » Ah ! l'honnête-homme de Père que vous avez » ! p. 79

XV. LE DENIER ACTE DU CHRÉTIEN. Edme R. administré. Son Épouse le soutient. On voit différentes Personnes dans la chambre & dans la cour. » Le corps de l'Homme-de-bien est le temple le plus agréable à la Divinité ». p. 105

XVI. QU'IL FUT PUNI ! Un Fils d'Edme R. auteur de Lettres anonymes, chés le Fils d'Eugénie, qui lui reproche son inconsidération, avant de le connaître : » Pourquoi m'outragez-vous » ? p. 112

L A V I E D E M O N P È R E.

HUMBLE Mortel, vertueux sans éclat; qui fis le bien par goût, & vecus pauvre par choix, MON PÈRE! reçois l'hommage que le moins digne de tes Fils ose rendre à ta mémoire.

L I V R E P R E M I E R.

EDME RÉTIF, fils de PIERRE, & d'ANNE SIMON, naquit le 16 novembre 1692, à Nitri, terre dépendante de l'abbaye de Molême dans le Tonnerrois. Son Père avait une fortune honnête : c'était un Homme charmant par la figure, & d'une conversation amusante; on le recherchait de toutes parts, & lorsqu'on ne pouvait l'avoir, on venait chés lui. Comme il avait la satisfaction de toujours plaire, il prit aisément le goût d'une vie dissipée. Ses affaires en souffrirent.

Edme n'avait pas de brillant dans l'esprit : son Père le crut sot, & le négligea :

mais le caractère de ce Jeune-homme était solide ; il avait le sens droit , & l'esprit si juste , que dès l'âge de douze ans , effrayé du délâbrement des affaires de sa Maison , touché des larmes de la plus tendre des Mères ; il se mit à la tête , & entreprit d'empêcher une ruine totale. La conduite de son Père , quoiqu'honnête suivant le monde , fut pour lui une leçon salutaire : mais loin qu'elle diminuât son respect , il porta si loin cette vertu , que c'est encore un proverbe à Nitri : *Il craint (*) ses Parens , comme Edmond craignait son Père.*

Ce Père , si aimable avec les Etrangers , était terrible dans sa Famille : il commandait par un regard , qu'il fallait deviner ; à-peine ses Filles (elles étaient au nombre de trois.) obtenaient-elles quelque indulgence. Je ne parle pas de son Épouse : profondément pénétrée de respect pour son Mari , elle ne voyait en lui qu'un Maître adoré. Quoiqu'elle fût d'une Famille supérieure , puisqu'elle était alliée aux *Cœurderoi* , dont il y a encore des Présidens au Parlement de Bour-

(*) Le mot craindre , en ce cas , est pris pour aimer : c'est l'usage du pays , en parlant de Dieu & des Parens.

gogne, elle se précipitait au-devant de ses moindres volontés; & lorsqu'elle avait tout fait, un mot de son impérieux Mari la comblait: —Ma Femme, reposez-vous. L'accolade d'un Souverain n'aurait pas flatté davantage un Courtisan.

Mais si Anne Simon respectait son Mari comme un Maître, elle en était bien dédommagée par la tendresse de ses Enfans: tous faisaient avec elle cause commune: au plus léger chagrin, ses Filles l'entouraient, essuyaient ses larmes, & si quelquefois un mot demi-respectueux leur échappait à l'égard de leur Père, Anne reprenait sur-le-champ sa fermeté, & faisait une remontrance vigoureuse.

Pour son Fils, c'était son plus efficace Consolateur. Quelle tendresse! comme il rendait à sa Mère toute la déférence qu'elle avait pour son Mari! Aussi Anne disait-elle quelquefois à ses Filles: —Ce que je fais pour un Homme, un Homme le fait pour moi: où est mon mérite? Mes Enfans, si quelquefois j'étais assés malheureuse pour avoir une pensée de révolte contre mon Mari, cette seule idée la chasserait: *C'est le Père d'Edmond.*

La manière dont Edmond R. témoignait sa tendresse à sa Mère était toute ac-

gées de l'instruction , & même dans les Ministres des Autels. Loin de-là ; tout Célibataire est égoïste ; il l'est par nécessité ; qui ne tient à Personne , suppose que Personne ne tient à lui ; il faut une vertu au-delà des termes ordinaires , pour qu'un Célibataire ait de la vertu comme certains Curés. Ils n'en sont que plus respectables , sans doute : mais doit-on rendre la vertu si difficile ! Quand viendront les temps !.... Hélas ! on me fera peut-être un crime de ce souhait patriotique !

Je ne veux peindre le vénérable Berthier que par ses actions : je les ai déjà consignées dans l'E C O L E D E S P È R E S , ouvrage que les D. L. H. les S** , les Ling* , ont pris pour un mauvais Roman , & qui n'est que le dépôt des plus héroïques vertus. Oui , ce serait un mauvais Roman ; mais apprenez , ô vous , qui croyez si difficilement à la véracité des autres ; apprenez que ce n'est point un Roman : je l'ai écrit de plénitude de cœur ; j'ai rapporté ce que j'avais entendu : si le Livre est mauvais , c'est la vertu qui l'a fait mauvais ; soyez plus sages qu'elle.... Mais voici le passage qui peint le vertueux Berthier ; il est la suite d'un autre que

je rapporterai à la fin de cet Ouvrage , & qui offre de-même le portrait du vénérable Curé.

„ Notre Maître - d'école ébauchait
„ l'ouvrage du Pasteur , & l'achevait. Je
„ m'explique. Il commençait à donner
„ les premiers élémens aux Enfans , &
„ fesait aux grands Garçons & aux
„ grandes Filles des leçons familières
„ sur la conduite ordinaire de la vie ,
„ entre Mari & Femme , Frères &
„ Soeurs , &c. Comme il était marié ,
„ & père d'une nombreuse Famille , ses
„ conseils ne paraissaient que le fruit de
„ son expérience : cependant on a su
„ depuis que tout était prémédité avec
„ le Pasteur. Deux fois l'an , on avait
„ des vacances , pour la récolte des grains ,
„ & pour les vendanges : il ne rentrait
„ même que peu d'Écoliers après les
„ moissons ; le grand nombre attendaient
„ la fin des gros ouvrages. Les jours
„ fixés étaient le dernier juin pour la
„ clôture , & le 20 octobre pour la
„ rentrée : il n'y avait point de leçons
„ ces deux jours-là ; le bon Vieillard
„ consacrait le temps de la classe à des
„ discours que je ne puis me rappeler
„ sans attendrissement.

„ Celui de juin roulait sur les toits

» qu'on pouvait faire au Prochain dans
» la campagne durant les récoltes , &
» sur l'emploi des heures de relâche que
» les travaux pouvaient laisser.

«—*Mes Enfans*, disait-il , *nous allons*
» nous quitter pour plus de quatre mois ;
» les travaux de la campagne vous
» appellent ; il faut soulager des Pères
» & des Mères qui vous ont donné
» le jour ; qui vous nourrissent ; qui
» souffrent pour vous le froid , le chaud ,
» la soif & la faim ; ces bons Parens
» vont vous laisser , durant la belle sai-
» son de l'année , les travaux les plus
» doux , ils se réservent toujours ce qu'il
» y a de plus pénible ; bien différens
» en cela des Gens-de-métier des Villes ,
» qui chargent l'Apprentif de ce qu'il
» y a de plus dur & de plus fatigant
» dans la profession , & qui par-là épui-
» sent ou défigurent des corps tendres &
» non encore formés. Ainsi , mes chers
» Enfans , vous allez les uns conti-
» nuer , les autres commencer un doux
» apprentissage de l'art le plus noble ,
» le plus utile à l'Homme ; qui a pour
» chef & pour instituteur Dieu lui-
» même. Sentez-en bien toute la di-
» gnité , mes chers Enfans , & ne le des-
» honorez pas , ne le dégradez jamais

» par une mauvaise conduite , en étant
» injustes , méchans , fripons , gâteurs
» du bien d'autrui , par vous-mêmes
» ou par vos bestiaux. C'est-là le
» grand point , mes chers & jeunes
» Amis ; vous avez passé des journées
» entières dans les bois & dans les
» champs , avec des Etourdis de votre
» âge , loin de la vue de vos bons
» Pères & Mères , qui vous retien-
» draient dans la crainte de Dieu &
» des Hommes : un seul mauvais Su-
» jet , par ses conseils , ses instiga-
» tions , peut mettre à-mal la moitié
» des Enfans d'une paroisse. Mes Éco-
» liers , je vous prie au nom de notre
» bon Dieu , à votre nom à vous-mê-
» mes , & au mien à moi , qui vous
» chéris tous , de vous souvenir quel-
» quefois , dans ces occasions , des
» instructions que vous recevez ici ; de
» vous représenter notre bon Prêtre
» vous inculquant le bien , & le pau-
» vre vieillard Berthier le secondant
» de tout son petit pouvoir. Écoutez ,
» mes bons Amis ; lorsqu'on vous don-
» nera de mauvais conseils , ou qu'il
» vous viendra quelque mauvaise pen-
» sée , arrêtez-vous un moment , &
» dites-vous : Que vais-je faire-là ?

„ supposons que je vîsse quelqu'un qui
 „ voulût en faire autant dans notre
 „ bien , serais-je bien-aise ? que lui
 „ ferais-je ? que lui dirais-je ? Peut-
 „ être dans le moment , en punition
 „ de ce que je suis tenté de commettre ,
 „ Dieu permet-il qu'un autre nous
 „ en fasse autant ou pis ? Comment
 „ oserai-je me plaindre d'un Fripon ,
 „ si je vais l'être moi-même ? Si quel-
 „ qu'un m'alloit voir , que penserait-
 „ en ? Mais supposons que personne
 „ ne me voie ; Dieu te voit , malheu-
 „ reux , Dieu te voit , & tu ne trembles
 „ pas !.... Mes chers Enfans , jamais
 „ un jeune Garçon , une jeune Fille
 „ qui voudront se rappeler ce que je
 „ vous dis-là , ne se laisseront aller au
 „ mal. Nous sommes tous Frères dans
 „ la paroisse ; nous devons tous veiller
 „ sur les biens les uns des autres. Quelle
 „ agréable communauté , si cela était
 „ ainsi ! Eh-bien , mes chers Eccliers ,
 „ que chacun de vous se dispute la
 „ gloire de commencer : que Nitri donne
 „ l'exemple aux Villages d'alentour ,
 „ & qu'on ne récite notre nom que
 „ pour le louer. Chacun y gagnera
 „ tout ce que les Méchans font perdre ,
 „ & tout ce qu'on fait perdre aux

» Méchans pour se venger d'eux. Voilà
» comme, dès cette vie, la bonne con-
» duite a sa récompense. Je vous en
» prie, mes Enfans, ne me donnez
» pas le chagrin d'apprendre que quel-
» qu'un de vous ne tient compte de ce
» que je vous dis ici; je vous en prie,
» les larmes aux yeux: ayez pitié d'un
» Vieillard qui répondra devant Dieu,
» mais sans vous décharger, de tout
» le mal que vous ferez, & qu'il aura
» pu empêcher.....

» J'ai à vous dire encore, que voilà,
» sept à huit mois d'école qui vien-
» nent de s'écouler: mes Enfans, tâ-
» chez de ne pas oublier; emportez
» aux champs, quand vous y con-
» duirez vos bestiaux, l'Abregé de la
» sainte Bible, que voici; & si vous
» vous rassemblez, lisez-en ensemble
» quelque chapitres: cela vous entre-
» tiendra dans la lecture: les diman-
» ches, écrivez quelques pages; c'est
» pour vous que vous travaillerez, en
» vous mettant en état de faire vos
» affaires vous-mêmes un jour. Adieu,
» mes chers Écoliers; Dieu vous bénis-
» se, comme je vous donne moi-même
» mon impuissante bénédiction; & faisons
» une petite prière, avant que de

» nous quitter , pour obtenir qu'il la
 » confirme-. Après la prière , il nous
 » embrassait tous , & nous congédiait.

» Le discours de la rentrée avait deux
 » parties : dans la première , le bon Maî-
 » tre rappelait toutes les fautes que ses
 » Écoliers avaient commises durant l'été ;
 » il leur en faisait nommément des re-
 » proches , ou plutôt des plaintes
 » modérées ; & les exhortait à réparer
 » le mal qu'ils avaient causé. Il est bon
 » de vous dire , que durant les vacan-
 » ces ; le bon Vieillard ne cessait pas
 » d'avoir les yeux ouverts sur nous ; il
 » savait toutes nos actions : les peines
 » qu'il se donnait pour cela sont incroya-
 » bles ; mais elles étaient prudentes , &
 » nous ne les voyions pas. Il ne se per-
 » mettait aucune remontrance durant la
 » *déposition de son autorité* , comme il
 » l'appelait : il rendait-compte de ses dé-
 » couvertes au bon Curé , & ils se con-
 » certaient ensemble pour la réparation
 » du mal , & l'amendement des Coupa-
 » bles. Mais tout cela était secret comme
 » une affaire d'État. La seconde partie
 » de son Discours n'était que des exhor-
 » tations au bon emploi du temps : il
 » faisait ensuite la distribution des places ;
 » mettant au banc le plus proche de lui ;

» les plus Ignorans , & les plus Savans
» au plus éloigné ; parce qu'il disait que
» l'Ignorant devoit être à portée d'en-
» tendre ce qu'il enseignait aux autres.
» Aussi était-ce le premier banc qui ré-
» citait le dernier. Je vais vous dire en
» substance le dernier discours qu'il ait
» prononcé , la mort nous l'ayant en-
» levé trois mois après.

» — *Nous voici encore une fois réunis,*
» *mes Enfans. Que cette journée du*
» *commencement de mes travaux & de*
» *mes plaisirs , aurait de douceur pour*
» *moi , si je vous revoyais tous dignes*
» *d'éloges , & si j'avais à me féliciter*
» *qu'aucun de vous n'a méprisé les pa-*
» *roles d'un pauvre Vieillard , qui*
» *vous a priés , à mains-jointes , de*
» *ne le pas charger aux yeux du grand*
» *Juge , des fautes qu'il aurait dû*
» *vous empêcher de commettre ! O mes*
» *Enfans ! vous craignez donc le bon*
» *Dieu moins que les Hommes ! cepen-*
» *dant les Hommes ne font rien ; ils*
» *ignorent la plupart du temps , toute*
» *la noirceur d'une action ; mais Dieu*
» *déroule jusqu'au dernier repli des*
» *cœurs. Un Père si bon ! qui nous*
» *a envoyé la récolte pour nous nour-*
» *rir , sans la providence de qui rien*

» n'eût prospéré, on l'a offensé, dans
» le moment même qu'on recevait le
» pain de sa main : on l'a outragé
» dans ses Frères ; dans ses Amis,
» dans les Habitans du même bourg,
» dans ceux avec qui, chaque diman-
» che, on se trouve réunis, comme une
» seule famille, dans la maison d'ac-
» tions - de - graces ! avec qui l'on
» mange un pain que le Ministre de
» Dieu a béni, & qui est distribué
» en signe de communion & de frater-
» nité.(*) ! O mes Enfans ! il en est
» donc qui se sont rendus des traîtres
» dans l'Eglise de Dieu ? Il fallait re-
» fuser ce pain, dès que vous vouliez mal
» à quelqu'un de ceux à qui il jurait
» amitié en votre nom : il fallait à
» l'Eglise vous séparer de celui-là, ne
» pas vous y trouver avec lui ; du moins
» vous n'eussiez pas commis le crime
» de trahison de l'Apôtre réprouvé,
» vous n'eussiez pas profané le Tem-
» ple & le Sacrifice. . . . Je n'en saurais
» dire davantage. . . . mes larmes achè-
» veront, mes Enfans. . . . Cependant
» il faut vous faire connaître que rien
» ne demeure caché. ».

(*) Excellent usage dans les campagnes, dé-
généralisé à la Ville, en cérémonie ridicule, & sans
autre but, que le profit des Bedeaux.

„ Alors il appelait par leur nom , tous
„ ceux qui avaient fait tort au Prochain ;
„ il reprochait à celui-ci d'avoir donné à
„ ses bœufs des javelles , de l'aveine qui
„ ne lui appartenait pas ; à celui-là de les
„ avoir laissés dans la *luzerne* , le *sain-*
„ *foin* d'autrui ; à l'un des querelles ; à
„ l'autre , de s'être battu , d'avoir mal-
„ traité & blessé les bestiaux de ses Ca-
„ marades ; de les avoir forcés à la char-
„ rue , pour ménager davantage les
„ siens propres ; d'avoir prolongé le tra-
„ vail , les jours où la charrue était à lui ,
„ & de l'avoir accourci , quand elle était
„ à ses *Suitiers* ou Consorts ; d'avoir
„ anticipé sur l'héritage du Voisin , une ,
„ deux raies de terre ; d'avoir pris quel-
„ ques javelles ou quelques gerbes sur
„ le bord de son champ ; d'avoir mangé
„ le raisin & les fruits dans les heritages
„ contigus au sien ou ailleurs : à quel-
„ ques-uns , les entretiens deshonnêtes ,
„ leurs juremens , leurs libertés avec
„ les Filles , & les mots grossiers dont ils
„ s'étaient servis en leur parlant : à cer-
„ tains , leurs médisances , leurs calom-
„ nies : enfin il reprochait le manque
„ d'assistance aux Offices ; la négligence
„ sur la lecture & l'écriture , en se faisant
„ représenter par chacun ses papiers

» & ses Livres. Il venait aux Filles après
 » les Garçons : la conduite de nos jeunes
 » Villageoises était assés innocente ; on ne
 » leur voyait presque aucun des défauts
 » des Hommes , & leur langue faisait à
 » peu près tout le mal qu'elles avaient à
 » se reprocher : c'était aussi là-dessus
 » que roulaient les réprimandes du bon
 » Maître , & un-peu sur la paresse , la
 » nonchalance : si quelqu'une avaient fait
 » pis , il la reprenait en particulier.
 » Que ne sont-elles Femmes ce qu'elles
 » sont Filles , disait-il quelquefois ! mais
 » ce sont les Hommes qui les gâtent , par
 » leurs mauvais-exemples ; qui les aigrif-
 » sent , qui les accâblent , &c. Ensuite ,
 » après avoir prescrit à chacun la répa-
 » ration du mal qu'il avait fait , il passait
 » à la seconde partie.

« — *Alons , mes Enfans , ne nous*
décourageons pas ; la bonne manière
de se repentir d'avoir mal fait , c'est
de bien faire. Devenons des Hom-
mes nouveaux ; prenons d'autres
habitudes ; fessons oublier cette an-
née par une autre , durant laquelle
nous serons meilleurs. Voici la cin-
quième que je fais cette École :
j'y ai vu vos Pères , & même de
vos Grands-pères ; & je n'ai jamais

» trouvé que du mieux, d'années en
» années, si ce n'est dans ces dernières,
» apparemment, parce que mes soi-
» tante & quinze ans ne me laissent
» pas la liberté de m'acquitter aussi
» bien de mon devoir envers vous,
» qu'avec vos Devanciers. Mais c'est
» peut-être ici la définition; ma tâ-
» che est faite & le terme s'approche :
» Dieu vous accorde à tous une vieil-
» lesse comme la mienne, sans autres
» infirmités que la diminution de la
» chaleur & de la vie. Mes Enfans,
» combien croyez-vous que mes soi-
» tante & quinze ans ont duré? Vous
» qui êtes jeunes, vous croyez qu'ils ont
» duré longtemps! ils ne sont à mes yeux
» dans ce moment qu'un jour : je crois
» que c'était hier que j'étais à votre âge,
» que j'étais enfant; à trente ans,
» ma jeunesse me paraissait plus loin
» que je ne la vois aujourd'hui : mes
» Amis, sans la consolation que je res-
» sens d'avoir bien vécu, je serais bien
» triste à-présent : mais je ressemble au
» Vigneron qui a supporté le poids du
» chaud, la soif, & nagé dans la
» sueur; je n'éprouve que de la joie
» de voir le jour passé & le soir qui
» s'avance. Songez-y donc bien, mes



*Soyons bons, mes Enfants!... l'approche de la mort est
affreuse pour un méchant Homme!*

» *Enfans, la vie n'est qu'un jour ;*
» *vous en êtes au matin, & moi j'en*
» *suis au soir ; d'autres sont au midi,*
» *& ceux-là ne voient plus ni le soir*
» *ni le matin, ils ne voient que le*
» *mi-ji, dont la chaleur les échauffe*
» *& les enivre. Soyons bons, mes*
» *Enfans, à-celle-fin que le soir &*
» *l'arrivée de la nuit ne nous effrayent*
» *pas. O mes Amis ! que l'approche*
» *de la mort est affreuse pour un mé-*
» *chant Homme ! mais qu'elle est con-*
» *solante pour celui qui a fait le bien,*
» *servi Dieu, aidé ses Frères ! Il est*
» *comme le bon Journalier, qui va*
» *recevoir son salaire, bien-sûr d'être*
» *loué par le Père-de-famille, & d'a-*
» *voir la recompense au-dessus de la*
» *paye.*

» *Chaque âge a ses devoirs. Le*
» *Vieillard se prépare à bien mourir,*
» *en couronnant sa vie par des ac-*
» *tions religieuses ; l'Homme soutient*
» *sa Famille, élève ses Enfans, leur*
» *procure une bonne éducation ; mais*
» *l'Enfant n'a pour tout devoir que*
» *celui de travailler pour lui-même,*
» *de seconder les soins qu'on prend*
» *de lui. C'est votre cas, mes Enfans.*
» *Voyons donc ce que nous alons*

» faire cette année pour remplir cet
» objet. Pour que vous avanciez tou-
» jours , il faut examiner ce que cha-
» cun sait ; on passera à un autre
» banc, dès qu'on possédera ce qui
» s'enseigne pour le sien , &c.

» Tels étaient les discours que nous
» tenait ce bon Maître , qui est à-pré-
» sent dans le sein de Dieu avec le sage
» Prêtre qui avait su le choisir. Il fallait
» voir comme étaient alors les Hommes
» à Nitri ! on en reconnaît les restes
» parmi nous ; mais ils commencent à
» devenir rares. La pureté même du
» langage , qui distingue ce bourg de tous
» les environs , & qui n'a souffert que
» peu d'atteinte depuis eux , est due à
» l'instruction qu'ils rendaient commune ;
» cette pureté était l'image de celle des
» mœurs qu'ils s'efforçaient de faire
» fleurir.

» Que pensez-vous , que nous don-
» nions par mois à ce bon Maître ! (car
» nous n'avons jamais eu ici , comme
» on en a ailleurs , d'Écoles gratuites.)
» Trois sous par mois , quand on n'écri-
» vait pas encore , & cinq sous pour
» les Écrivains. Voilà quel était le prix
» de ses soins paternels : salaire qu'il ne
» demandait jamais , & que quelques

» Pères ont eu l'inhumanité de ne ja-
 » mais lui payer pour leurs Enfants : la
 » Communauté y ajoutait quinze bichets
 » de froment & quinze d'orge par année ;
 » ce qui pouvait alors valoir une somme
 » de 70 à 72 livres. Ainsi l'Honnête-
 » homme avait à-peine de quoi vivre ;
 » & jamais il ne se plaignait ».

Voilà ce que mon digne Père nous
 a répété cent-fois , dans notre en-
 fance , en payant un tribut de larmes à
 son vertueux Instituteur. Ces choses
 se sont gravées dans ma mémoire , &
 tout ce que j'ai pu écrire de bon , ne
 m'appartient pas , il est à mon Père , à
 mon Ayeul , à l'Avocat Rénif ; à ces
 dignes Maîtres , dont toute la science se
 réduisait à la morale la plus pure.
 Qu'on lise , si l'on veut , dans l'ÉCOLE
 DES PÈRES, T. I, pages 308 & suivan-
 tes , quel était le sentiment de ces ver-
 tueux Citoyens , sur l'importance d'un
 bon Curé , d'un bon Maître-d'Ecole ,
 & l'on verra , que le bonheur des Cam-
 pagnes , la pureté des mœurs , & par-
 conséquent la prospérité de l'Etat , d'é-
 pendant de ces deux Hommes : ce sont
 eux qui forment de bons Pères-de-famille ,
 sur-tout le Maître-d'Ecole , s'il était
 un *Berabier*.

Pierre Rétif avait trop d'esprit pour ne pas s'appercevoir du mérite de son Fils , & des bonnes qualités de son cœur : il l'estima enfin , mais sans rien diminuer de sa dignité : ce qui peut-être fut un bien ; du-moins à en juger par l'effet. S'ils fesaient un petit voyage ensemble , le Père allait seul devant , & disait à-peine quelques mots sur les objets qui se présentaient. Le Fils suivait respectueusement , sans oser interroger.

Le terrible hiver de 1709 acheva d'éclairer Pierre sur ce que valait son Fils : comme cet Homme de plaisir était toujours à court , il avait vendu de bonne-heure ses blés , & conséquemment il ne profita pas du prix exorbitant auquel ils furent portés six mois après : au contraire , il fut obligé d'en racheter pour sa subsistance pendant deux mois , n'ayant gardé que ce qu'il lui fallait bien-juste pour attendre les blés précoces. Il en avait fait autant des menus-grains. Edmond aimait passionnément les Chevaux : ce noble Animal , compagnon de ses travaux , lui était si cher , qu'il ne put se résoudre à voir enlever tout l'orge & toute l'aveine , comme son Père l'avait résolu , Il en cacha une quantité assés

considérable dans de vieilles futailles , & engagea quelques-uns de ses Camarades , dont les Pères ressembloient au sien , à en faire autant. Qu'on ne regarde pas cette action comme une sorte d'enfantillage ; c'était une précaution de la plus grande importance , dans un pays , où aujourd'hui même , les Animaux domestiques sont si négligés , qu'ils sont incapables de bien cultiver la terre : j'en dirai la raison. Pierre Rétif était trop peu attentif sur ses affaires , pour s'appercevoir de cette quantité considérable de menus-grains que réservait son Fils ; & ce fut encore une leçon pour le Dernier : — On pourrait voler mon Père , sans qu'il en fût rien.

Lorsque tout fut perdu par la gelée , Edmond , la mort dans le cœur , alla visiter ces blés , qui lui avaient tant coûté de peines : (Il avait alors seize ans & demi) : il n'en subsistait pas une seule *treiche* : mais la terre était si ameublée par la gelée , qu'elle paraissait n'attendre qu'une nouvelle semence. Le jeune Edmond fit tout-d'un-coup cette réflexion : De lui-même , & sans en parler à la maison , il conduisit les charriées dans les terres ; il y fit passer légèrement le soc , & y sema de l'orge.

mélangé d'aveine ; le plus clair possible. On se moquait de lui : son Père le gronda , & lui défendit de continuer. Edmond obéit ; mais il engagea ses Amis à faire ce qu'il n'osait plus exécuter. Le succès surpassa l'espérance , & sauva le Village : ces grains clairs-semés produisirent des touffes énormes ; l'orge était d'une grosseur comme on n'en avait jamais vu : quelques arpens qu'Edmond avait *emblavés* avant la défense de son Père , produisirent de bon grain , en suffisante quantité pour nourrir la Famille , en triant l'orge de l'aveine. Ce fut ainsi que le Jeune-homme prévint la ruine totale de sa maison , & sauva en même-temps sa Patrie ; si Pierre R. l'avait laissé faire , il l'aurait enrichi : car beaucoup de Particuliers. avaient offert d'abandonner leurs champs à ceux qui voudraient y semer , moyennant le droit accoutumé ; c'était alors le quart.

Pierre plus convaincu que jamais du grand bon-sens de son Fils , avoua enfin que cette qualité précieuse valait mieux que l'esprit. Il était Prevôt de Nitri ; place qui lui coûtait beaucoup ; l'audience se tenant chés lui , & toujours à ses depens : il n'y avait pas d'autre Buvetier que le Juge. Il résolut de donner

quelques soins à l'éducation d'Edmond.

Il avait un Parent de notre nom, Avocat à Noyers, Homme habile, d'une probité, & d'une roideur encore célèbres. Il était fort riche, ses Petits-fils occupent aujourd'hui des places importantes dans le Dauphiné. Ce fut à cet Homme que Pierre confia un Fils, qu'il aurait pu former lui-même, s'il avait moins aimé le plaisir : mais à une condition ; c'est qu'après avoir employé l'hiver à l'étude, ce Fils reviendrait au printemps tenir la charrue, & conduire les travaux.

Je n'ai pas la témérité de blâmer cette conduite de mon Ayeul : Edmond R. lui-même, quoiqu'il ne l'ait pas suivie à l'égard de ses Enfans, ne nous la citait jamais qu'avec une respectueuse admiration : il avouait que c'était à cette conduite de son Père, qu'il avait dû la conservation de ses mœurs. Il recouvrait dans le sein maternel, tout ce qu'il pouvait avoir perdu de sa candeur pendant les six mois de séjour à la Ville.

Au-bout des premiers six mois, Pierre ne manqua pas de redemander son Fils à l'Avocat : celui-ci le lui renvoya, avec la Lettre suivante, que nous possédons en original, & que nous conservons précieusement :

« Mon cher Parent :

» Je vous renuoye vn bon Subiect ; cela
» ne fera pas vn miracle d'esprit ; mais
» pour vn bon Iuge , pour vn bon
» Pere vn-jour , pour vn bon Mari ,
» meilleur que vous (*), pour tout ce
» qu'il y a d'honnête , ouy , cela le
» fera , ie vous en suis garant. Quant
» à ses progrès , il a de l'ouuerture
» pour tout ce qui est d'affaire & d'uti-
» lité ; mais pour tout ce que vous
» aimez tant , mon cher Pierrot ; ma-
» foy , c'est vn sot tout-à-plat.

» Je vous congratulate de ses qualités
» & de ses défauts , entendez vous , &
» de ses défauts : Ces défauts-là re-
» mettront dans la Famille ce que d'Au-
» tres en ont osté : soit dit sans reproche ,
» mon cher Pierrot ; tu sçais que ie t'ai-
» me , quoique ie t'aye quelquefois bien
» mal-mené : mais dans notre Famille ,
» on a le cœur bon , & l'on se par-
» donne tout , hors le deshonneur.

(*) Tant que mon Père nous a lu cette Let-
tre , jamais ces trois mots ne sont sortis de sa
bouche : nous ne les avons vus presqu'effacés
qu'après sa mort.

„ Grâces à Dieu, il n'y en a point.
 „ Son Fils a nostre cœur, & le Cœur-
 „ de-Roy (*); inge s'il l'aura bon ! Ic
 „ la salue & la félicite cent-fois de son
 „ Fils, contre toy vne : dis-luy cela, &
 „ morbleu n'y manque pas ; ie le veux ;
 „ & tu sçais que ie suis par-fois Rétif
 „ en diable : n'y manque pas, au moins ;
 „ i'iray m'en informer : descends de ta di-
 „ gnité, ou ie te mettray plus bas que
 „ terre à ma première visite. T'oubliais
 „ de te dire, comment ie me suis apper-
 „ çu de tout ce que vaut ton Fils : Le
 „ voicy : C'est qu'il te respecte & t'ho-
 „ nore comme vn Dieu, & qu'il t'aime
 „ comme il n'y a pas de comparaison.
 „ Ie te remercie, en finissant, de m'a-
 „ voir donné occasion de mettre cet
 „ exemple sous les yeux de mes deux
 „ Gaillards.
 „ Adieu, Pierrot. Tout à toy, &
 „ le bon Cousin d'Anne Simon. T'em-
 „ brassé les petites Rétives ; il faut l'être,
 „ pour l'honneur.

RÉTIF, Avocat.

„ De Noyers, ce 10 mars 1710 „

(*) Allusion à la Famille d'où sortait Anne
 Simon par sa Mère.

De retour dans la maison-paternelle, Edmoud n'en fut pas moins ardent à reprendre les travaux champêtres, après une vie douce & tranquille. Tout était déperî, pendant les six mois d'absence; les Bêtes-de-labour étaient en mauvais état; les granges, les écuries en desordre. Le Jeune-homme, qui sortait d'une maison opulente, où il avait été traité comme les Fils du Maître, se trouva un ouvrage plus rude qu'il n'en avait jamais eu. Mais un amour pour le travail qu'il a conservé jusqu'à la fin de sa vie; sa tendresse pour sa Mère; la vénération profonde qu'il portait à son Père, animèrent tellement son courage, qu'en huit jours il eut tout rétabli. Le soin des Bestiaux alla à quinze, avant qu'il pût en faire usage: mais au bout de ce terme, & par l'infatigabilité d'Edmond, tout alla bien.

Rapporterai-je, qu'il versa des larmes, en revoyant un excellent Cheval, devenu haridelle pendant son absence? Pourquoi non? pourquoi la sensibilité envers l'utile Animal qui paie notre amitié par ses services & par une amitié réciproque, serait-elle un ridicule?..... *Bressan*, grand & beau Cheval, avait une raison presque humaine, & un attachement pour son jeune Maître bien plus solide que

beaucoup d'attachemens humains : d'un mot, Edmond s'en fesoit obéir ; mais on voyait que c'étoit l'amitié. Un-jour, la charrette chargée d'engrais, ne pouvait sortir du trou dans lequel on les amoncelait : deux Garçons-de-charrue avaient épuisé les douces paroles, les juremens, & brisé leur fouet, sans que les quatre Chevaux eussent réussi à se tirer de là. Edmond paraît : — Otez-vous, Bourreaux ! leur crie-t-il : Il baise le Cheval ; il le flatte de la main, & lui laisse ainsi reprendre haleine : lorsqu'il est remis, il touche le timon, feint de tirer, & s'écrie : Alons, Bressan ! alons, mon camarade ! — A cette voix chérie, le généreux Animal donne son coup-de-colier, & seul, mais se croyant secondé par son Ami, il enlève la voiture à vingt pas : Il faut l'arrêter ; il aurait épuisé ses forces. Qu'on juge à-présent quelle fut la douleur d'Edmond à son retour, quand il trouva ce bon Serviteur en mauvais état !

Livré au travaux rustiques, Edmond se privait de tous les plaisirs de ses Pareils. Mais il est un doux sentiment que les travaux les plus rudes ne peuvent écarte : l'amour est la teinte de leur caractère ; il prend la plus aimable de leurs vertus.



Souvenez-vous-en !

scandre, employa toute son adresse à conserver celui-ci. — C'est qu'il vient d'Edmond, dit le Garçon dépité.

Ce mot fut entendu par le terrible Pierre. Il fut surpris que son Fils, encore si jeune, osât lever les yeux sur une Fille sans s'apermission. Il ne dit cependant rien à dîner; mais il s'informa dans le jour adroitement. Il apprit d'une Commère, qu'Edmond, depuis son retour de Noyers, avait parlé trois fois à Catherine Gautherin. Le lendemain, à l'instant du départ pour la char-rue, Edmond étant en chemise, & déjà monté sur Bressan, son Père s'approcha.

— Donnez-moi votre fouet? — Le voilà, mon Père. Trois coups vigoureusement appliqués, par l'Homme le plus fort de son temps, & la reignirent la chemise en trois endroits; & la reignirent de sang. Edmond ne poussa qu'un soupir. Pierre lui rendit flegmatiquement son fouet, en disant: — Souvenez-vous-en: & il rentra, sans ajouter une parole. Edmond ignorait ce qui lui attirait cette correction rigoureuse. Sans faire attention qu'il était blessé, il partit, & travailla tout le jour, comme à l'ordinaire. A son retour, Anne Simon ayant regardé sa chemise, elle crut qu'il

lui était arrivé quelque accident. Elle poussa un cri. Edmond la rassura : — Ce n'est rien, ma Mère-. Elle s'informa aux Garçons-de-charrue ; elle apprit le fait, mais non la cause. Anne revint à son Fils ; elle pansa les plaies qui en avaient besoin, à-cause du linge entré dans la peau. Son Mari survint : elle le regarda la larme à l'œil. — Comme vous l'avez arrangé-! Pierre détourna la vue : —Voilà comme je traite les Amoureux-. Il falut deviner ce que signifiait cette réponse laconique.

Mais cet Homme si dur en apparence ; avait l'âme sensible. Il sortit, & passa dans son jardin. Edmond, après que sa Mère l'eut pansé, alla voir s'il n'y avait pas quelques plantes à arroser, quelques planches à sarcler, car il ne négligeait rien. Il entra ; mais comme le jardin était vaste, & couvert d'arbres touffus, il ne vit pas son Père, & n'en fut pas vu. Il s'avança baissé, en arrachant les mauvaises-herbes. Enfin il aperçut son Père, appuyé contre un jeune arbre planté par Edmond lui-même, une main sur son front, de l'autre essuyant quelques larmes. . . . Jamais il n'avoit vu pleurer son Père : il fut surpris ; il lui sembla que la Nature allait se bouleverser ;

son Père pleurait ! — Comme je l'ai
accommodé ! prononça Pierre. A
ces mots, Edmond pénétré, mais n'osant
se découvrir, se jeta à deux genoux,
& dit en lui-même : — O mon Père !
je vous coûte des larmes ; vous m'aimez
mon Père, je suis trop heureux ! Il lui
tendait les bras sans en être vu. Un
mouvement que fit son Père, l'obligea
de se lever. Il alla à l'extrémité du
jardin, où trouvant un carré à bêcher,
il se mit à le faire. Son Père l'entendit apparemment ; il
vint auprès de lui, & lui ôtant la bêche,
— Mon Fils, c'est assez de travail pour
un jour ; allez — vous reposer, je vais

Jamais ce mot de mon Fils n'était sorti
de la bouche de Pierre : jamais il n'avait
donné un coup de bêche, ni arraché
une mauvaise-herbe dans son jardin ; & il
acheva le carré. Edmond palpitant de
joie, alla conter à sa Mère ce qui ve-
nait d'arriver. Ce fut une fête pour la
petite Famille, car Edmond était chéri
de ses Sœurs : & de temps-en-temps, la
bonne Anne entr'ouvrait la fenêtre, &
regardait bêcher son Mari. — Il l'achève
mes Enfans ! il achève le carré d'Ed-
mond ! Quand je vous disais qu'il a un

cœur de Père ! C'est de peur que son Fils n'ait la peine de l'achever. Oh ! que c'est un bon Père ! Et les Enfants répétaient , Oh ! que c'est un bon Père !

Edmond ne se rappelait jamais cette scène , sans être attendri jusqu'aux larmes : il bénissait son Père de sa rigueur : — Sans cela , nous disait-il souvent , je me ferais peut-être émancipé , comme tant d'autres : mon Père arrêta le mal dès sa source ; il fallait cette vigueur de sa part , car l'attache était déjà bien forte !

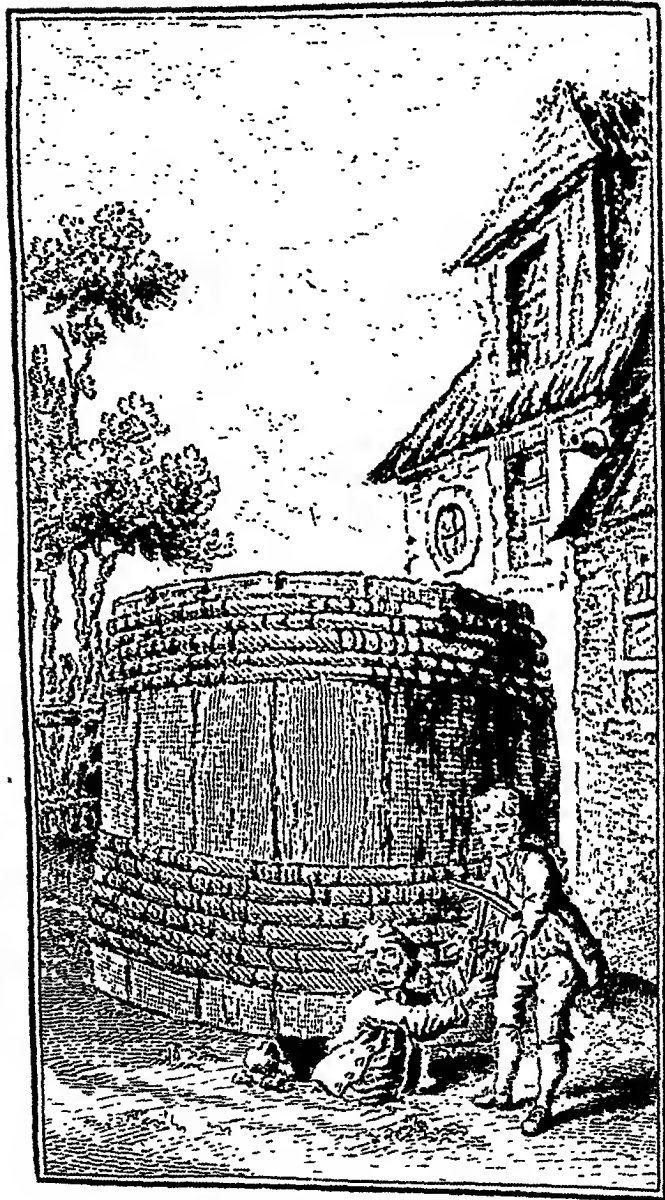
Il est vrai que Catherine était un excellent sujet : elle a fait le bonheur de Jacques Berthier , l'un des Fils du bon Maître-d'école. Mais alors pouvait-on savoir ce qu'elle valait ?

Ce Père terrible avait d'excellens retours : il aimait sur-tout les actions généreuses : Son Fils , comme il arrive ordinairement à ceux des Pères dont l'esprit est brillant , était silencieux & timide : un Enfant qui pense n'ose prendre l'essor devant un Père éclairé , toujours prêt à s'apercevoir du moindre manque. Edmond avait l'âme d'une trempe exquise , si compâtissante pour les Infortunés , qu'à l'âge de dix ans , il avait donné ses habits au Fils d'un pauvre Mendiant , qui était tout nud. Ce trait m'a été souvent racon-

té par une de mes Tantes, sœur aînée de mon Père. Pierre en loua son Fils, & alla jusqu'à lui passer la main sous le menton par forme de caresse. Mais je vais rapporter un autre trait plus frappant de cette tendre compassion, vertu presque insurmontable dans mon Père, si l'on peut s'exprimer ainsi.

Un Malheureux commit un homicide involontaire ; ce cas était par-conséquent gracieable ; mais un Paysan ignorant ne fait pas faire la distinction. Cet Homme fut mis dans une prison bien-singulière ; de mémoire d'homme on n'avait pas eu besoin de celles de Nitri ; elles servaient de toit-à-porc au Fermier, & n'étaient pas même couvertes. On emprisonna l'Homicide sous une grande cuve renversée, & on lui mit les pieds dans un trou, avec quelques ferremens qu'arrangea le Maréchal du Bourg. Ce Malheureux gémissait le jour & la nuit. Le petit Edmond touché de compassion allait le consoler, & lui portait quelques fruits, outre sa nourriture ordinaire. Un-jour que tout le monde était à la campagne, l'Enfant resté seul auprès de la cuve, dit au Prisonnier :

—Ne pouvez-vous donc sortir, Bonhomme ? — Hélas ! non ; j'ai les pieds pris



Dieu te bénisse, mon Petit !

1 & que L** n'était seulement pas venu
là. Anne Simon, qui craignait son Mari,
se trouva fort embarrassée : cependant
après avoir pris des détours pour adou-
cir Pierre, elle lui avoua le fait, avec
toutes les circonstances qui étaient le
plus en faveur de l'Enfant. — Où est-il ?
s'écria Pierre. La bonne Mère le crut
perdu ; mais il n'y avait pas à hésiter,
il fallait l'appeler ; elle alla au-devant de
lui, & le couvrit presque de son corps.
— Edmond, dit le Père, l'action que tu
as faite de sauver l'Homme, est injuste ;
mais elle est belle pour ton âge, & je
suis bien-aise, si elle avait à être faite,
que ce soit par mon Fils, plutôt que
par tout autre. Mais l'action de t'accuser,
pour sauver un Innocent serait belle dans
un Homme de quarante ans, quoique
ce ne soit qu'une justice. Allez : je suis
content de vous. Et comme il s'en re-
tourrait, il le bénit. Anne Simon
marquée de joie, se jeta aux genoux
de son Mari, en lui disant : — Et vous
le bénissez ! Ah ! il sera heureux toute
sa vie ! & j'en dois la plus, moi ; car
j'ai vu mon Fils plus que moi-même.
Le bonheur de travail se passe, sans
cette inquiétude d'arrêter, si ce n'est
une conclusion qu'eut Edmond ce soir
Bij

avec un Vieillard , nommé le Père-Brasdargent , âgé de cent-cinq ans. Cet Homme était encore assez vigoureux pour conduire la charrette dans la campagne , & y recueillir les gerbes. Edmond , qui revenait avec sa voiture d'un champ plus éloigné , trouva le Vieillard qui chargeait. Touché de respect à son aspect vénérable , il arrête , & va auprès de lui pour l'aider.

— Tu viens bien , mon-Enfant , lui dit le Centenaire ; justement j'en suis aux plus hautes , & je sens que mes bras ne veulent plus s'étendre—.

La voiture chargée , ils revinrent ensemble : Edmond , gardait un respectueux silence en marchant derrière un Homme qui avait vu ses Ayeux , & naître son Père ; car voila l'idée qui le frappa d'abord , & qui lui imprima un respect profond. Le Vieillard rompit le silence , & montrant le Ciel couvert d'étoiles , il dit à Edmond.

— As-tu lu la Bible , mon Enfant ?

— Oh ! oui , Père-Brasdargent , & je la fais quasi par cœur.

— Bon ! bon ! mon Enfant , tu connais Celui qui a fait tout cela : c'est le Dieu d'Abraham , d'Isaac , & de Jacob. Il a dit , & tout cela a été fait. Voila où je dois regarder. Oh ! que j'aime une belle

& du feu pour nous desoler , & qu'il faille que les Hommes s'y joignent. Mais à-mesure qu'on a raffiné , le Méchant a raffiné aussi pour éluder la loi trop raffinée ; & de raffinerie en raffinerie , on en viendra un-jour à ne faire que finasser ensemble , le Maître & les Sujets : à-moins qu'on ne se dise en fin-finale , clairement & face-à-face, *Je veux cela tort ou droit : Je ne veux pas , moi , bien ou mal ,* & que tous les liens ne soient rompus. Ne valait-il pas mieux agir tout-simplement ? Est-ce que le Ministre & le Magistrat sont plus que des Hommes ? Est-ce que le Sujet & le Fripon sont moins que des Hommes ? Si tu inventes une finesse , j'en invente une autre , & ce n'est que l'Homme droit qui perd à cela (*). Fin contre fin la doublure n'en vaut rien. Il faut que le Gouvernement

(*) Quelle belle , quelle admirable vérité ! Quand sur la fin du dernier-règne , on a vu les précautions se multiplier , les Gens à vues courtes , ont dit : — Il n'y aura plus de mauvais Livres-. L'Homme sensé , a dit , il y en aura davantage : le danger est un aiguillon. Que les Loix soient simples ; & bonnes , c'est-à-dire , tolérantes : Le Magistrat doit ressembler à un bon Père , qui sait fermer les yeux à-propos.

donne l'exemple de la franchise , de la droiture , de la loyauté : sinon , Prêtres , sermons , messes , vêpres , salut , tout cela est du soin perdu.

—Que vous êtes heureux , Père Brac-dargent , d'avoir tant vu de choses , & de vous en souvenir ! —Mon Enfant n'envie pas mon sort , ni ma vieillesse : Il y a quarante ans que j'ai perdu le dernier des Amis de mon enfance , & que je suis comme un Étranger au sein de ma Patrie & de ma Famille : mes Petits-enfans me considèrent comme un Homme de l'autre monde. Je n'ai plus personne qui se regarde comme mon Pareil , mon Ami , mon Camarade. C'est un fléau qu'une trop longue vie. Songe donc , mon Enfant , que depuis vingt-cinq à trente ans , à chaque nouvelle année , je la croyais la dernière ; que l'espérance , ce baume de la vie de l'Homme , le riant avenir de la Jeunesse , & même de l'âge mûr , ne sont plus pour moi : que le sentiment si vif qui attache un Père à ses Enfans ; le plaisir aussi vif de voir ses Petits-enfans , tout cela est usé pour moi. Je vois commencer la cinquième génération : il semble que la nature ne veuille pas étendre si loin notre sensibilité ; ces Arrière-petits-enfans me semblent des

Etrangers. Je vois que de leur côté , ils n'ont aucune attache pour moi ; au-contre , je leur fais peur , & ils me fuient. Voila la vérité , mon cher Ami , & non les beaux discours de nos Biendifans des Villes , à qui tout paraît merveille , la plume à la main-.

On ne peut disconvenir que ces idées ne soient très-saines : la dernière n'est pas consolante ; mais la première , sur le raffinement continuel dans les précautions de l'Administration publique , est lumineuse (*) : & je ne me souviens pas de l'avoir vue nulle part , quoique tous les jours on en sente les funestes effets.

Après les semailles des blés , Edmond iretourna chez l'Avocat R. & y reprit les tranquiles occupations , avec autant de facilité que s'il ne les eût pas quittées. Il y avait chez ce Parent , outre ses deux Fils , un Cousin-germain (mon Père n'était qu'issu-de-germain de l'Avocat Rétif) , nommé *Daigues-mortes*. C'était un Jeune-homme de la plus belle espérance : la délicatesse de son esprit , ses talens précoces le faisaient chérir de l'Avocat d'une manière si distinguée , que cet Honnête-homme crai-

(*) On l'attribue aux Ecclesiastiques.

gnir de donner de la jalousie à Edmond. Un-jour il l'appela pour faire avec lui un tour dans son jardin. Après quelques instans d'une conversation allicieuse, il lui dit :

—Edmond, je suis content de vous ; vous faites ce que vous pouvez , & s'il y a quelques manques dans votre travail , elles viennent de votre incapacité , & point-du-tout de votre faute. Moncher Enfant , je t'aime , parce que tu es un bon Sujet , & je vais te parler avec la franchise qui nous est naturelle , à nous autres Rétifs , par-dessus tous les autres Bourguignons : Tu dois t'être aperçu que j'ai une sorte de prédilection & de complaisance pour Daiguesmortes : il est mon Cousin-germain , & Fils d'une Tante qui ma servi de Mère : mais ce n'est pas tout : il a infiniment d'esprit , & mon but est de seconder la nature de tout mon pouvoir ; persuadé que ce Jeune-homme peut se faire un nom , & nous illustrer tous. Voila pour lui. Quant à toi , vouloir te traiter comme lui , ce serait du temps , & des soins perdus : il a de l'esprit , & tu n'en as point (*) ; je tranche le mot ; un Autre

(*) Mon Père a toujours eu la modestie , en nous répétant ce discours , de louer le discernement

te flatterait ; moi, je te dis la vérité. Mais, mon cher Edmond, tu ne dois pas être mécontent de la part que t'a donnée la Nature. Il est inutile de m'expliquer davantage ; si j'étais feseur d'homme, & , comme diraient les Grecs, un *Théanthrope*, je fais bien desquels je ferais un plus grand nombre ; ce ne serait pas des Daiguesmortes. Comme je te le disais tout-à-l'heure, il est mon Cousin-germain, il a un degré de plus que toi ; mais tu portes mon nom ; & par-là, vous m'êtes au moins égaux. Va, mon Cousin, va travailler, & songe bien que je suis ton bon-ami à toujours. Tu pourrais bien un-jour me faire le plus d'honneur ; car je crains en diable ces Gens-d'esprit : je t'en citerais bien des exemples ; mais je ne veux pas.

ment de l'Avocat Rétif : mais outre une foule d'autres preuves, qui déposent contre le manque d'esprit de mon Père, c'est que dans son enfance, il était passionné pour la lecture ; il employait tout ce qu'on pouvait lui donner pour acheter des Livres aux Merciers-colporteurs, & il avait une si heureuse mémoire, qu'à plus de soixante ans, il nous en disait le contenu, comme s'il ne les avait eu lus que de la veille. Or, j'ose ici défier qu'on me cite un Sor qui ait aimé la lecture. Ces deux choses, l'amour de la lecture ou le désir de s'instruire, & la sottise, sont si antipathiques, que l'une exclut nécessairement l'autre.

Mon Père nous a raconté lui-même cette conversation , & il appuyait avec une sorte de complaisance , sur les endroits qui lui paraissaient le plus défavorables : C'est que cè digne Homme n'avait pas besoin des qualités brillantes : il en avait tant de solides , & de celles qui honorent véritablement l'humanité ! On ne fait ce que Daiguesmortes serait devenu ; ce Jeune-homme mourut à l'âge de dix-neuf ans.

Au printemps suivant , Edmond retourna chés son Père. Il y trouva tout en beaucoup meilleur état que la première-fois : C'est qu'il avait lui-même dressé un Garçon-de-charrue, parent de la maison , pendant le semestre précédent. Cet excellent Payfan , nommé *Tousles-jours* par sobriquet, était un Rétif. (Tous ceux qui portent ce nom , mon Père me l'a souvent répété , tant dans l'Anjou , que dans la Bourgogne & dans le Dauphiné , sortent de la même souche). J'ai déjà rapporté dans l'ECOLE DES PÈRES , *Tome I* , l'origine de ce sobriquet : mais comme cet utile Ouvrage est peu connu , parce que je n'ai pas su le bien faire , sans-doute , je vais la remettre ici.

Ce jeune Garçon était au Cathéchisme ;

il n'avait alors que neuf à dix ans : Les grands Garçons & les grandes Filles avaient répondu à la question du Curé, *Combien de fois doit-on pardonner au Prochain* ; les uns, *septante-fois-sept-fois*, comme le dit l'Évangile : les autres, *le plus qu'on peut* : Quand le Pasteur en fut au petit Homme, celui-ci répondit : *On doit pardonner tous les jours.*

—Vous avez raison, mon Enfant ! dit le Curé, en lui prenant la joue ; vous avez le mieux répondu : Notre Prochain nous offensât-il tous les jours ; tous les jours il lui faut pardonner.

Le mot de *tous-les-jours* ne tomba pas ; on en fit le sobriquet du petit Garçon, qui l'a toujours honoré, comme on peut le voir dans le *Tome I* de l'Ouvrage que j'aicité (*).

Edmond fut très-satisfait de la conduite du jeune Tousles jours ; ils contractèrent une tendre amitié ; & comme cet Aide lui donnait un-peu de relâche, il se remit, à ses momens de loisir, à une étude bien-importante pour le cœur humain, celle de nos Écritures sacrées.

Il y avait dans la maison paternelle une

(*) Chés la Veuve Duchesne, rue S-jacques.

une Bible complète, un-peu gauloise, mais qui par là même exposait les belles vérités renfermées dans ce plus ancien des Livres, d'une manière plus naïve & plus touchante. Ce fut-là qu'Edmond, dont le cœur était droit, puisa cette excellente philosophie, qui doit le distinguer un-jour: il y prit le goût des vertus sublimes & patriarcales; il trouva dans le *Lévitique*, dans les *Nombres*, & sur-tout dans le *Deutéronome*, la Jurisprudence de la raison, & la source de toutes les Loix. Parvenu aux *Livres Sapientiaux*, il les lut avec admiration; il y apprit les principes de la véritable économie; qu'il aimait déjà; la véritable conduite des Epoux dans le ménage: enfin, il conçut par cette lecture, que le mariage est le seul état légitime de l'Homme, & qu'à-moins d'empêchemens physiques, c'est un crime d'en prendre un autre. Il lut les Prophètes: mais jamais il ne nous a dit ce qu'il en pensait; un-esprit si juste ne pouvait apparemment goûter l'enthousiasme. Quant au Nouveau-Testament, qui fait comme la Seconde Partie de la Bible, il n'a jamais fait lire dans les lectures de famille, que l'*Évangile de Saint-Mathieu*, les *Actes*, &

les *Epîtres de Saint-Jean* : J'ignore absolument la raison de cette conduite : il ne s'en est jamais expliqué. Mais le Livre auquel il avait voué son admiration , celui auquel il revenait sans-cesse , qu'il citait toujours , c'était la Genèse , & dans la Genèse , son Héros était Abraham. Il étendait son respect pour ce Patriarche jusques sur ses Descendans , chargés aujourd'hui de l'exécration publique , & il leur a souvent donné des marques touchantes d'humanité , & même de considération (*).

A la fin de ce semestre , Edmond ne retourna pas à Noyers chés l'Avocat Rétif : On voulut qu'il vît la Capitale. Il partit pour Paris le 11 novembre 1712 , & entra Clerc chés un Procureur au Parlement , nommé M.^e Molé.

C'est ici un nouvel ordre de choses : mais Edmond fera toujours le même. Quoique d'un tempérament vigoureux , le respect qu'il avait pour sa Mère , s'étendait à tout son sexe , & le

(*) Voyez LE QUADRAGENAIRE, II Partie , à l'*Amour Juif* : je les y ai peints comme nous les a souvent représentés mon Père. Mes Ouvrages n'ont qu'un mérite , c'est la vérité : je m'en reproche quelques-uns où elle est un-peu blessée ; aussi ai-je refusé de les réimprimer.

préservé toujours du libertinage ; d'ailleurs , il était laborieux , & l'occupation est l'antidote de tous les vices.

Je ne dois pas omettre une petite aventure qui lui arriva dans son voyage.

Plein de vigueur & de santé , Edmond dédaigna toute espèce de voiture publique : chargé de son paquet , composé d'un habit propre , deux vestes , deux culottes , huit chemises , plusieurs paires-de-bas , enfermés dans une peau-de-chèvre à l'épreuve de la pluie , il gagnait au pied , & faisait gaîement dix-huit lieues par jour : il en aurait pu faire davantage , s'il n'avait eu qu'un jour à marcher ; mais il en avait au moins trois (*). La dernière journée à cinq lieues de Paris , il fut acosté par un Vieillard à cheveux-blancs , chargé d'une banne fort pesante. Ils marchèrent quelque temps de compagnie : Edmond , qui avait doublé le pas pour arriver de bonne-heure , allait fort lestement.

(*) Dans la vigueur de l'âge , mon Père a fait plusieurs-fois à-pied en un jour les 22 lieues qu'il y a de mon pays natal à Dijon : à 74 ans , il allait à Auxerre & revenait le même jour ; c'est environ 14 lieues à-pied. Voilà des Hommes ! On dit que la nature dégénère : ce n'est donc qu'à la Ville.

—O Jeune-homme ! que vous êtes heureux , lui dit le Vieillard : votre paquet n'est qu'une plume pour vous , & si je gage qu'il est plus pesant que le mien ? mais c'est qu'avec le mien , outre son poids , je porte encore soixante-&-dix années que j'ai sur la tête. Il faut vous laisser aller seul-.

Edmond , touché du discours du Vieillard , lui répondit :

—Si vous le souhaitez , je vous soulagerai pendant quelques lieues : ce fardeau ajouté au mien ne me surchargera guères , & je ne serai privé ni de votre honorable compagnie , ni de votre conversation recreative & amusante-.

Effectivement , le Vieillard (c'était un Lyonnais qui allait & venait sans-cesse dans les pays étrangers pour son commerce) avait enchanté le jeune R. par sa conversation. Il fit quelques petites difficultés ; mais comme l'offre était l'équivalent d'une proposition qu'il cherchait à faire , il se rendit. Ils vinrent ainsi jusqu'à Villejuif : Là , le Vieillard offrit un petit rafraîchissement : mais le Jeune-homme qui ne buvait pas de vin , & qui était pressé d'arriver , le pria de remettre cela jusqu'à Paris.

—Mais vous êtes fatigué ?

—Je



Ce fardeau ajouté au mien, ne me surchargera guère.

—Je vous porterais avec votre banne , si le malheur voulait que vous n'eussiez marcher-.

Le Vieillard ne se sentait pas d'aise de trouver un Garçon si complaisant.

—Je me fie à vous , comme à mon Fils , lui dit-il ; j'ai affaire ici un instant : laissez-moi la banne : mais , si vous le trouvez bon , je mettrai dans votre paquet ce qu'il y a de plus pesant-.

Edmond , l'innocence & l'ingénuité même , y consentit volontiers. Le Vieillard arrangea cela comme il voulut ; on recousit ensuite la peau-de-chèvre avec du gros fil , & le Jeune-homme la remit sur son dos , pour continuer sa route.

—Si je ne vous rattrappe pas avant d'entrer à Paris , lui dit le Vieillard , attendez-moi à cette adresse-.

Il lui donna celle d'un cabaret de la rue Mouffetard , où il était connu.

Le jeune Edmond arriva seul aux barrières. On lui demanda ce qu'il portait ?

—Mon paquet ; un habit , mon linge-.

On entr'ouvrit la peau-de-chèvre , & la vérité de la déclaration fit négliger de fouiller entièrement. D'ailleurs , on sait que les Commis ne recherchent avec une certaine exactitude , que sur les Gens vendus ou suspects. Un Jeune-homme

naïf, dont la candeur brillait sur le visage, ne leur donna aucun soupçon. Il passa, & fut attendre le Vieillard pour lui remettre son dépôt.

Celui-ci n'avait eu garde de le rejoindre, ni d'entrer par la même barrière, ni même de l'aler prendre à l'endroit indiqué. Il gagna par la porte Saintbernard, où il fut fouillé jusques sous la chemise. Il fut même suivi; car on connaissait une partie de ses ruses & on ne pouvait imaginer qu'il vînt à vide. Il alla dans une rue fort-éloignée de celle où il avait dit au jeune R. de l'attendre; mais il se hâta de lui dépêcher un petit Garçon, qui l'amena chés des Personnes, auxquelles Edmond remit le dépôt: ensuite, on le conduisit auprès du Vieillard.

Dès qu'il fut entré, cet Homme rusé vint se jeter à son cou, en lui donnant mille bénédictions, & lui faisant mille caresses. Edmond fut surpris de cet excès de reconnaissance. Aux caresses succéda l'offre d'un louis-d'or. Edmond remercia en rougissant, & dit qu'il était assés heureux d'avoir obligé un Honnête-homme, sans en recevoir un payement si considérable. Il pria seulement qu'on voulût bien le faire conduire chés le Procureur auquel il était adressé.

Mais , le Vieillard voulait absolument qu'il acceptât le louis-d'or , & pour l'y engager , il lui découvrit l'importance du service qu'il venait de lui rendre.

— Vous m'avez entré , lui dit-il , pour plus de 100000 livres de marchandises : ce n'est rien que ce que je vous présente , & en bonne conscience , je devrais vous offrir davantage : mais je fais votre adresse ; soyez sûr que je n'oublierai jamais un si grand service-.

Edmond connut alors que c'était un Contrebandier ; les marchandises qu'il avait entrées devaient être des pierres-précieuses. Il avait des notions justes de ce qu'on doit au Prince , qui ne perçoit des droits , que pour le bien de l'État ; jamais , dans son pays , il n'avait voulu se prêter aux petites fraudes sur les droits des vins , du sel ou du tabac (*). Il répondit au Vieillard , d'après ces principes.

— Monsieur , je vous ai servi dans la droiture de mon cœur ; je n'en suis pas fâché : mais je suis au desespoir

(*) Un de mes Frères préféra un-jour de s'exposer à un procès , en payant des droits fraudés en sa faveur. Le Fermier lui fit grâce , & même loua sa probité.

d'avoir contribué à frauder les droits du Prince : recevoir un prix , ce serait participer à une action que je déteste. Soyez sûr de ma discrétion. Je ne suis point un traître. Mais adieu : Je ne prendrai pas ici un verre d'eau-.

Et il sortit , laissant le Vieillard & ses Hôtes dans le plus grand étonnement.

Le Procureur Molé , lorsqu'il eut Edmond , voyant un beau Garçon qui avait l'air d'un Hercule & la douceur d'une Fille , le mit à différentes épreuves , pour s'assurer de lui , dans la vue de lui donner toute sa confiance. Edmond , dans l'innocence de son cœur , ne s'aperçut pas qu'on l'éprouvait : il lui paraissait naturel que l'or fût répandu dans une maison riche : mais comme il était soigneux , il le ramassait , & le remettait sans mot dire sur le bureau du Procureur. Seul en apparence avec deux Jeunes-personnes , la Demoiselle & sa Suivante , Edmond répondait à la Première avec respect ; à l'Autre avec bonté , & retournait à l'ouvrage , dès qu'il cessait de leur être utile. Le Procureur fut enchanté d'avoir ce trésor dans sa maison : outre que l'infatigable Edmond expédiait l'ouvrage avec une rapidité prodigieuse , que son écriture de village était naturellement

d'une beauté peu commune (*), & si bien formée, qu'on la lisait comme l'impression, c'était un Homme à tout : il ne trouvait rien de honteux que l'inoccupation : c'étaient les mœurs de son pays ; il n'en a jamais changé. Il devint bientôt cher à toute la maison. On le lui montra, on le lui dit, & il n'en abusa pas. Lorsqu'on lui avoua les épreuves, il fut étonné ; mais sa réponse fut un agréable souris.

Tant de mérite fut sur-le-point de faire la fortune d'Edmond : & c'est peut-être ce qu'on va lire bientôt, qui est le plus beau trait de sa jeunesse.

Parfaitement connu de son Procureur aubout d'un an de séjour, cet Honnête-homme desira de l'avoir pour Gendre : il en parla à sa Fille, de-concert avec son Epouse : mais la Jeune-personne avait le cœur prévenu. Elle n'osa cependant pas le déclarer à ses Parens ; elle garda un modeste silence. Edmond, depuis ce moment, était regardé comme l'Enfant de la maison, & y jouissait de

(*) C'était ce qu'on nomme une belle *bâtarde*. Il l'avait naturellement, ou plutôt par un effet de l'attention extrême qu'il apportait à bien faire tout ce qu'il faisait : qualité rare dans les Jeunes-gens !

la plus grande liberté. Il s'aperçut que mademoiselle Molé cherchait à l'entretenir en-particulier : mais par une sorte de pudeur un-peu sauvage, il l'évitait. Enfin un-jour, ils se trouvèrent tête-à-tête.

—J'ai à vous parler, Edmond, lui dit la Jeune-personne, d'une chose qui est de la plus grande conséquence pour moi : me promettez-vous de m'obliger ?

—De tout mon cœur, mademoiselle.

—Quoi que ce soit ?

—Oui, quoi que ce soit.

—Vous savez la résolution de mon Père ?

—Il m'a fait l'honneur de m'en dire un mot : mais je me trouve indigne d'une si grande faveur.

—Non, monsieur, vous n'en seriez pas indigne : c'est moi, qui ne vous mérite pas, ayant au cœur une autre affection..... Cela vous surprend : mais, mon cher Edmond, j'attens de vous un service ; il faut me le promettre ?

—Je vous le promets, mademoiselle.

—C'est de me refuser, sans parler de ce que je viens de vous dire ?

—La chose est dure & difficile !

Ce sera bien dire ce que je ne pense pas ! Mais enfin , vous le voulez ; je vous refuserai , mademoiselle. Mais si mon Père allait m'ordonner.... nous serions dans un terrible embarras !

—J'ai pris une précaution : je lui ai fait écrire par Thérèse une chose qui l'épouvantera.

—Je vous répons de ce qui dépend de moi-.

Dès le lendemain , le Procureur s'expliqua clairement avec Edmond ; qui fit entendre , qu'il ne pouvait encore songer au mariage.

Une pareille manière de répondre à ses bontés , confondit le Procureur , qui connaissait le peu de fortune de son Clerc.

—Jusqu'à ce moment , je vous avais cru sensé , lui dit-il : mais dites-moi ce que vous voulez que je pense d'un Jeune-homme , qui refuse une jolie Fille avec cinquante-mille écus ? J'aime ma Fille , c'est mon unique héritière ; je veux faire son bonheur , en la donnant , non à un Efféminé ; mais à un honnête Mari , qui l'aime de façon à la préserver de l'envie , ou du besoin d'en aimer d'autres. Dis donc , est-ce qu'elle ne te plaît pas ?

—A moi , monsieur ? C'est une charmante Demoiselle !

—Et tu ne songes pas au mariage ?

—Je ne la mérite pas.

—Oh ! ce n'est que cela ! Je vais écrire à ton Père.

—Vous êtes le maître , monsieur ; j'ai de vos bontés la plus vive reconnaissance ; mais je ne saurais accepter l'honneur que vous me voulez faire.

—Alons , monsieur , je ne prétens pas vous forcer : je conviens que j'ai tort. Quelque Grisette de votre village vous tourne la tête. Vous pouvez y retourner quand il vous plaira—.

Le Procureur sérieusement en colère, comme le sont les bons-cœurs, lorsqu'ils croient montrer de la générosité à un Ingrat , alla trouver son Epouse , & exhala tout son ressentiment contre Edmond. Cette Dame , envers laquelle le jeune R. s'était toujours montré aussi soumis , aussi respectueux que zélé , ne fut pas moins surprise que son Mari. Mais comme les Femmes sont plus rusées que les Hommes , elle sentit qu'un pareil refus n'était pas naturel.

—Il aime une Villageoise , lui dit son Mari.

—Ce n'est pas cela : la Villageoise

ne l'emporterait pas sur notre Fille au bout de dixhuit mois : j'ai d'ailleurs des preuves certaines qu'il n'est pas sans attachement pour elle.

—Parbleu, ma Femme, la preuve en est parlante !

—Laissez-moi démêler tout cela avec votre Fille-.

Cependant le bruit se répandit dans la maison, qu'Edmond était renvoyé. Tout le monde le regrettait ; & l'on allait se demandant, quel était donc le sujet de mécontentement qu'il pouvait avoir donné. Mademoiselle Molé ayant appris ce qui se passait, en comprit bien la cause : cette Jeune-Personne, qui n'avait osé avouer ses véritables sentimens à son Père, ni même à sa Mère, fut si touchée de la générosité d'Edmond, qu'elle se rendit auprès d'eux après le dîner, où elle avait eu la preuve que les dispositions de son Père n'étaient plus favorables pour le jeune R. Les deux Epoux concertaient ensemble la manière de s'y prendre, pour tirer la vérité de la bouche de leur Fille, lorsqu'elle se présenta, en rougissant. Elle commença par des caresses ; ensuite elle les pria de lui pardonner. On lui demanda, ce qu'on avait à lui pardonner ?

Alors, en hésitant, elle fit l'aveu du refus qu'elle avait exigé d'Edmond, & du motif. Le Procureur Molé fut si content de n'avoir pas à se plaindre de son Favori, que ce fut la première chose qui le frappa :

—Vous aviez raison, ma Femme !... Pour vous, Mademoiselle, retournez dans votre chambre, on vous parlera-.

On fit appeler Edmond.

—Quoi, mon Ami, dit le Procureur, tu m'aurais quitté, pour complaire à une Fille qui ne veut point de toi !

—Monsieur, avant de me rendre à ce que Mademoiselle a exigé de moi, j'y ai réfléchi une nuit entière ; & la conclusion a été, qu'il était bien plus important que Mademoiselle votre Fille fût bien avec vous, que votre Clerc ; voilà mon motif : Du-reste, je vous révère, & j'aurais tendrement aimé Mademoiselle Molé, si cela m'avait été permis. Si donc j'ai une faveur à vous demander, Monsieur, c'est qu'à-cause de moi, Mademoiselle n'essuye aucun reproche de votre part ; car cela me ferait trop sensible : Et je souhaite à à l'égal de mon propre bonheur, que vous puissiez lui accorder le desir de

son cœur ; car c'est une aimable Personne , & qui merite d'être heureuse !

—Le pauvre Garçon , dit M.^e Molé, il se sacrifiait !... Va , tu me fais regretter doublement de ne te pas voir mon Gendre : mais je suivrai ton conseil , & tu n'y perdras rien-.

C'est à-présent que je vais raconter le trait que j'ai annoncé ; ce que je viens de dire n'en est que la préparation. Mademoiselle Molé épousa son Amant , qui était un jeune Notaire, & qui paraissait un Parti fort sortable. Mais elle ne fut pas heureuse : j'en dirai un mot dans la suite.

Durant les noces de sa Fille , Monsieur Molé parla d'Edmond à un de ses Amis , nommé M. Pombelins , riche Marchand de soiries , qui tenait la même boutique qui fait encore aujourd'hui l'angle des rues *Traversière* & *Saint honoré* , un peu au-dessous des Quinzevingts. Il ne lui cacha pas le trait que je viens de rapporter , & s'étendit sur toutes les qualités du Jeune-homme. M. Pombelins fut enchanté. Cet Homme avait deux Filles , toutes-deux charmantes ; l'Aînée , sur-tout, était une Jeune-personne accomplie. Son Père la chérissait. Toute sa crainte était de la sa-

crifier en la mariant ; & lorsqu'on lui en parlait quelquefois , il répétait les larmes aux yeux ces vers d'Euripide :

*'Apostolai gâr makáriai mên , 'all' 'ómós
Dáknoisi toüs tekóntas 'ótan 'állois dómois
Paídas paradidó pollà maktêsas Patêr.*

« Le jour des noces est beau : mais
» qui peut exprimer l'angoisse d'un Père ;
» qui met l'une de ses Enfans , avec tant
» de soin & de tendresse , élevée sous le
» pouvoir d'un Inconnu » !

Ce qui effrayait encore Monsieur Pombelins , c'est que la belle Rose , était fière & dédaigneuse , & que les Maris brutaux se font un plaisir d'abaisser ces sortes de Femmes , à-proportion de la peine qu'ils ont eue à les obtenir.

La confidence de son Ami , fit faire des réflexions à ce bon Père-de-famille : il résolut d'examiner par lui-même le jeune Edmond , & de se régler sur ses propres découvertes.

Il n'en eut pas la facilité durant les noces : Edmond , pendant ces jours de plaisir , seul à l'Étude , faisait en sorte que les affaires n'en souffrissent aucun retard ; il expédiait son ouvrage & celui de ses Camarades. Mais lorsque tout eut repris son cours naturel , il eut un-peu

de relâche. Ce fut alors que M.^e Molé lui parla de l'estime que M. Pombelins avait conçue pour lui, & du desir qu'avait cet Honnête-homme de faire sa con naissance. Le prétexte qu'il donna, fut que le Marchand souhaitait qu'il perfectionnât ses deux Filles dans l'arithmétique. Il suffisait de montrer à Edmond un but d'utilité, pour être sûr de son em pressément à le remplir. Il alla chés M. Pombelins. Il l'a avoué depuis; il fut ébloui des charmes de Rose : jamais rien de si beau n'avait frappé sa vue : cette charmante Personne possédait tous les avantages de la figure, toutes les autres perfections du corps, unies aux qualités du cœur & de l'esprit. La fermeté d'Edmond ne fut point à l'épreuve de tant de mérite : ce fut-là sa première & unique passion. Car il avait évité de se livrer à son panchant dans les deux occasions précédentes. Il se garda encore dans celle-ci; d'y abandonner son cœur, avant de savoir, si sa recherche serait approuvée par les Parens de la Demoiselle. Il remplit durant trois mois les intentions du Père, sans laisser rien échapper qui décelât ses sentimens. Il n'y avait que son exactitude qui fit présumer qu'il trouvait du plaisir dans cette maison.

Les progrès des deux Elèves avaient d'abord été rapides : elles savaient déjà , & dès les premiers jours , le Maître crut n'avoir presque rien à leur montrer. Il vit ensuite avec une sorte de surprise , qu'on en restait toujours au même point : ils s'en prit à lui-même , & redoubla d'efforts.

La plus jeune des deux Sœurs , nommée Eugénie , était aussi jolie que sa Sœur était belle ; & aussi vive , aussi étourdie , que sa Sœur était grave & posée : elle s'était aperçue de la bonne-volonté de son Père pour le jeune R. ; elle avait entendu à la dérobée , quelques discours de M. Pombelins à son Eponse ; où il faisait son éloge : elle ne connaissait pas le fond de leurs intentions , mais elle présuma qu'elle ne déplairait pas à ses Parens , en traitant bien ce Jeune-homme.

Un jour qu'il lui donnait leçon , la petite Personne lui dit en riant ,

—Ne vous cassez pas la tête ; tenez , je fais faire cette règle aussi bien que vous ; & même d'une manière plus courte : Nous sommes seuls ; causons un-peu.

Edmond surpris de ce langage , ne put répondre. La Jeune-personne continua :

—Je suis sûre que mon Papa & Maman vous aiment , & qu'ils ne vous re-

fuseraient pas l'une ou l'autre de nous deux ma Sœur Rose : ma Sœur est plus belle ; elle l'emporterait sûrement, si elle voulait : Je ne veux pas m'attacher, qu'elle ne se soit expliquée : faites-la se décider, & à son refus, comptez sur moi. Je vous parle franc, parce que je sais que vous l'êtes. Répondez-moi de-même dès-à-présent.... Mais je ne demande pas, ajouta-t-elle, voyant qu'Edmond étoit embarrassé, que vous me préféreriez à ma Sœur ? Je ne veux qu'adoucir son refus, si elle en fait, & vous prévenir, que vous avez un pis-aller, qui n'est pas tout-à-fait désagréable. Je sens que cela est un-peu libre, & que les Filles de votre Pays n'en diraient peut-être pas autant : mais soyez sûr que je ne suis pas amoureuse de vous ; non, en vérité : mais j'aimerais bien à avoir un Mari comme vous ; il me semble qu'une Femme vivra heureuse & tranquille avec un Garçon aussi raisonnable, aussi rangé ; qui n'a aucun des défauts de nos jeunes Parisiens : car, vrai, Monsieur Edmond, je ne les saurais *sensir*. Voilà ce que j'étais bien-aîsé que vous fussiez-.

La Sœur de la petite Eugénie rentra en ce moment : Rose prit sa leçon, & le Maître se retira.

Lorsque les deux Sœurs furent seules , Eugénie , qui s'était bien-aperçue que sa Sœur aînée avait la préférence dans le cœur d'Edmond , résolut de la faire expliquer , pour savoir à quoi s'en tenir.

Ma chère Rose , lui dit-elle ; tu fais que nous sommes aussi bonnes amies que bonnes sœurs : tiens , parle-moi sincèrement : si mon Papa & Maman te proposaient M. R. le prendrais-tu ? J'ai mes raisons pour te faire cette question , à laquelle il faut répondre sincèrement. Il n'y a pas là à rougir ; & je ne suis pas à ton égard un personnage si terrible ! .. Alons , parle donc ?

—En vérité , dit Rose , voila une singulière idée qui te prend-là tout-d'un-coup !

—Je te le répète : j'ai mes raisons : que penses-tu de notre Maître ?

—Mais , qu'il ne ressemble point du tout aux Jeunes-gens que j'ai vu jusqu'à ce jour.

—Ainsi tu n'aurais pas d'objection à faire contre lui ?

—Je n'arrête pas mes idées là-dessus.

—Oh-bien moi , j'y arrête les miennes ; le mariage est un état honnête , ce me semble ; car Maman ne me paraît point-du-tout honteuse d'avoir épousé notre Papa : bien-plûs , je crois qu'il est

très-important d'y songer beaucoup ; car cet engagement-là est pour la vie.

—*Envérité* , Eugénie , c'est à tort qu'on te nomme folle ! voilà raisonner avec une sagesse dont je ne t'aurais pas crue capable. Eh - bien , ma petite Sœur , ... si c'était mon Père & Maman qui le voulussent... je verrais... Non , que j'aime ce Jeune-homme : mais il est tel qu'il faut , pour ne pas m'inspirer de répugnance pour le mariage.

—Eh ! voilà tout - justement ce que je viens de lui dire ! Nous avons les mêmes idées !

—A qui , *de lui dire* ?

—A Edmond. Sa timidité m'a touchée : comme je craignais que tu ne le refusasses , & qu'il est déjà si timide , qu'un refus l'aurait je lui ai dit , pour lui marquer de la considération , & l'enhardir un-peu , que si tu le refusais , que je ne le refuserais pas.

—Quoi ! ma Sœur ! vous avez... .

—Il n'y a pas de mal à cela ! Il te plaît : on m'en trouvera bien un autre : dès demain , je lui dirai , que tu consens.

—Mais cela ne se fait pas comme ça , ma Sœur ! Gardez-vous bien....

—Je ne lui dirai donc pas : mais si tu

dois te marier la première, je pourrais bien attendre jusqu'à trente ans. Il ne dira rien ; tu ne parleras pas ; aucontraire, car je te connais, tu vas devenir plus fière....

—C'est à nos Parens....

—Ah ! tu as raison : je vais le dire à Papa.....

Et la petite Folle, sans écouter sa Sœur qui la voulait retenir, y courut en chantant.

Les Parens de Rose furent charmés d'apprendre le secret de leur Fille aînée. Ils ménagèrent cependant son aimable confusion, & la laissèrent tout-à-fon-aîse, donner un presque-dementi à sa jeune Sœur. Mais dès le même soir, M. Pombelins alla voir M.^e Molé, pour lui apprendre que leurs projets étaient en bon train de réussir.

—Il ne s'agit plus, ajouta-t-il, que de voir si la conduite présente du Jeune-homme est bien assurée.

—Je vous en réponds, dit M.^e Molé : mais cependant faites toutes les épreuves que vous jugerez-à-propos ; je vous féconderai, & je vous engage ma parole-d'honneur de ne vous pas trahir.

Le lendemain le jeune R. fut reçu avec encore plus de cordialité que de coutume par M. Pombelins. Ce bon Père-de-fa-

mille lui parla pour la première-fois de ses desseins pour l'établissement de ses Filles.

—Mon Ami , lui dit-il , depuis que j'ai reçu de la nature le titre de Père , j'ai donné toute mon attention à en bien remplir les devoirs : d'abord , & tant que mes Enfans n'ont eu besoin que du secours de leur Mère , j'ai fait mes affaires , pour les mettre audeffus de la nécessité. J'y ai réussi , grâces au Ciel , & les deux Filles qui me sont restées de six Enfans , auront une dot honnête. A-présent que les voila grandes , d'autres soins. J'ai en leur faveur , étudié le cœur humain depuis longtemps ; & sur-tout la trempe du caractère des Gens de la Ville : c'était l'étude la plus nécessaire , puisqu'elles en sont citoyennes , & qu'elles doivent s'y fixer. Cette étude , mon Ami , m'a amené à une triste découverte : C'est que l'Homme né à la Ville , n'a jamais la solidité de l'Homme né à la Campagne (*) : il est futile ;

(*) Oserai-je répéter ce que j'ai entendu dire à M. l'Avocat R. dans mon enfance ? On venait de lire un petit Ouvrage de M. *De-Voltaire* ; il s'écria comme involontairement : — Oh ! si cet Homme-là n'était pas né à Paris ! Il regardait ce que ce Grand-homme avait de superficiel ,

comparé à ce dernier , en dépit de tous les soins ; il faudrait , pour le rendre tel qu'il doit être , un Homme , le *regreffer* à la campagne , pour-ainsi-dire , en l'y élevant depuis sa naissance , jusqu'à quinze à vingt ans , selon qu'il serait ou tardif ou précoce. On recherche les causes de la corruption des Romains & du bouleversement de la République ; il n'y en a pas d'autre que l'abâtardissement & l'effémiation des races Romaines à la Ville : tant que les jeunes Patriciens travaillèrent à la terre , ils furent vertueux : & comme le disait très-bien un jour M. Molé , l'homme exempt des passions de conservation , se livre tout-entier aux passions de luxure en tout genre , ou d'ambition , ou à toutes ensemble. J'ai encore fait une autre remarque , plus politique que morale ; c'est qu'à-mesure qu'elles vieillissent , nos anciennes Maisons-de-commerce perdent de leur activité , j'oserais même dire , de leur probité , plus encore que de leur industrie. Et cela est naturel , mon Ami ; perdant de leur activité , & leurs besoins de luxe croif-

comme un vice non de son esprit , mais de l'éducation futile de la Ville , & de la manière de voir qu'on y prend nécessairement , quelque solidité qu'on ait d'ailleurs dans l'esprit.

sans , il faut nécessairement qu'elles perdent de leur probité. J'en ai inféré de bonne-heure , Qu'un Père-de-famille, s'il est sage , portera ses Fils à un autre genre de vie que le sien (*) ; afin de croiser les occupations , comme on croise les races pour les perfectionner ; & que lorsqu'il s'agira de ses Filles , il rafraîchira , pour-ainsi-dire , l'espèce humaine , en ne leur donnant pour Maris que des Jeunes-gens de Province , actifs , laborieux , économes , vigoureux , sains de corps & d'esprit ; c'est-à-dire ; sans travers dans le dernier , & sans défauts dans l'autre. Quand ces Jeunes-gens n'auraient rien ; s'il sait bien choisir , leurs mœurs & leur activité sont une excellente dot. J'en ai vu des exemples , chés des Pères-de-famille qui sont dans mes principes ; & ces maisons sont aujourd'hui opulentes. Mais si les Pères mettent leurs Fils dans le même état , l'indolence va succéder : s'ils marient leurs

(*) Ceci est bien opposé à la loi des Egyptiens & à celles des Banians ! Aussi devons-nous les regarder comme des loix folles & tyranniques qui ont été la cause naturelle de ce que ces deux Peuples n'ont jamais rien perfectionné. On peut en dire autant des Chinois , &c.

comparé à ce dernier , en dépit de tous les soins ; il faudrait , pour le rendre tel qu'il doit être , un Homme , le *regreffer* à la campagne , pour-ainsi-dire , en l'y élevant depuis sa naissance , jusqu'à quinze à vingt ans , selon qu'il serait ou tardif ou précoce. On recherche les causes de la corruption des Romains & du bouleversement de la République ; il n'y en a pas d'autre que l'abâtardissement & l'effémation des races Romaines à la Ville : tant que les jeunes Patriciens travaillèrent à la terre , ils furent vertueux : & comme le disait très-bien un jour M. Molé , l'homme exempt des passions de conservation , se livre tout-entier aux passions de luxure en tout genre , ou d'ambition , ou à toutes ensemble. J'ai encore fait une autre remarque , plus politique que morale ; c'est qu'à mesure qu'elles vieillissent , nos anciennes Maisons-de-commerce perdent de leur activité , j'oserais même dire , de leur probité , plus encore que de leur industrie. Et cela est naturel , mon Ami ; perdant de leur activité , & leurs besoins de luxe crois-

comme un vice non de son esprit , mais de l'éducation futile de la Ville , & de la manière de voir qu'on y prend nécessairement , quelque solidité qu'on ait d'ailleurs dans l'esprit.

encore mieux entendre à Edmond, que c'était la belle Rose qu'il lui voulait donner, & ce jour, il n'eut plus qu'elle pour Ecolière : on envoya Eugénie passer quelque temps chez une de ses Tantes, nommée Madame De-Vatipon, qui venait de perdre son Mari, & dont le Fils unique était alors absent.

Malgré les fréquens tête-à-tête de deux Amans, Edmond fut deux mois entiers sans parler de sa tendresse, qui pourtant était extrême. Mais la distance que la fortune mettait entre lui & la Demoiselle le rendait timide ; outre une certaine pudeur naturelle, qui ne lui permettait pas d'ouvrir le cœur sur ses sentimens. Mais il était tendre & respectueux envers le Père & la Mère, & il marquait à Rose une estime, un attachement, un dévouement si parfait, que ce langage devint assez clair pour Monsieur Pombelins. Il ne précipita cependant rien ; & se voyant sur d'un Jeune-homme sans fortune, il étudia la marche de l'impétueuse passion de l'Amour dans une âme honnête & neuve. Rien n'était si agréable pour ce Père observateur. Rose, la fière Rose, subjuguée par le mérite d'Edmond, avait la satisfaction de conserver encore une ap-

parence de liberté , & se trouvait parfaitement heureuse. Edmond enivré d'amour , seul-à-seul avec une Beauté ravissante , donnait à sa voix naturellement douce , des inflexions plus douces encore : chaque mot , les mots les plus indifférens exprimaient un *je vous aime* , par la manière dont ils étaient dits ; par le regard timide & respectueux qui les accompagnait. Une douce familiarité , dangereuse avec tout autre Amant , s'était établie entre Rose & Edmond ; ils commençaient à se sourire d'intelligence , quand un Tiers parlait ; Edmond était déjà en possession de rendre à sa Maîtresse mille petits services qui sont le lot des Préférés ; elle lui commandait avec confiance ; il lui obéissait avec liberté , quoiqu'avec un-peu de précipitation.

Les choses en étaient là , quand Eugénie revint à la maison paternelle. Elle examina en silence les deux Amans pendant quelques jours , aubout desquels elle dit à sa Sœur :

—Ma chère Rose , je vais te faire une confidence.

—Je l'entendrai avec plaisir , ma bonne Amie.

—C'est que j'ai aussi un Amoureux.

—*Aussi* , ma Sœur ?

—Oui :

—Oui : c'est mon cousin De-Varipon ; il m'a fait sa tendre déclaration lavezille de mon retour ici. Je ne lui ai pas encore répondu ; mais je crois que je puis lui répondre : vous voilà d'accord , Monsieur R. & toi ; ainsi , je suis dégagée de la parole que je lui avais donnée.

—Envérité , ma Sœur cadette est d'une pénétration singulière !

—Vrai ? ma chère Aînée ? Alons , j'en suis bien-aïse. Mon Papa m'a dit hier , en parlant de mon Cousin , qu'il le trouvait bien-formé , bien-raisonnable , & qu'il n'était plus du-tout Parisien : ainsi , je vois que mes sentimens ne lui déplairont pas ; & nous serons toutes-deux heureuses : n'est-ce pas ?

La belle Rose rougit , & ne répondit rien. Edmond entra : car la petite Maligne avait eu soin de ne commencer cet entretien , qu'à l'heure où il avait coutume de venir à la maison.

—Ah ! vous voilà bien - à - propos ! Vous savez ce que je vous ai dit un-jour ?

—Vous m'avez fait l'honneur de me dire bien des choses , mademoiselle.

—Ah ! vous rusez !... Je veux dire la chose que vous n'avez pas oubliée , sûrement , malgré votre air modeste ?

—Non ; mademoiselle , je ne l'ai pas oubliée , & je ne l'oublierai jamais.

—Oh! je le sais bien, moi : l'opinion d'une Personne franche, qui le veut servir, & qui lui épargne bien de l'embarras. Je suis sûre qu'après toi, il m'aime de tout son cœur.

A ce mot, Edmond ne put y tenir : des larmes de joie roulaient dans ses yeux :

—Oh! vous l'avez dit, mademoiselle, s'écria-t-il : Dieu! quelle Famille aimable! & quel est mon bonheur d'en être estimé! J'honore M. Pombelins à l'égal de mon Père : c'est le plus sage & le plus respectable des Hommes; je ne saurais dire à quel point je l'aime & le révère : madame Pombelins est pour moi l'image d'Anne Simon; & si vous la connaissiez, mesdemoiselles, vous sauriez que c'est un grand éloge. Pour vous, Filles charmantes, je m'abstiens de vous louer : vous êtes la perle de votre sexe. Fasse le Ciel que vous soyez autant heureuses que vous le méritez ! mais si jamais il devait y avoir quelque chose de ma part, je voue à l'Une de vous tous les sentimens respectueux & tendres; à l'Autre une si vive & si efficace amitié, qu'elle ne se repentira jamais de ses bontés.

—Ah! voilà donc une déclaration ! s'écria Eugénie : elle est un-peu neuve, ou plutôt un-peu antique; mais

je suis assés contente de ce qui me regarde... Et vous , mademoiselle ?

— Monsieur parle en honnête garçon , & son discours est sage , quoiqu'il réponde à vos folies , ma Sœur dit Rose en rougissant.

— Et voila que tu y repons aussi , s'écria Eugénie. Alons ; à-présent que vous êtes Amans déclarés , & presque mari & femme , faites-vous l'amour , que j'apprenne , moi qui suis la cadette : dites-vous de bien jolies choses pas des fadeurs ! .. Vous ne manquez d'esprit ni l'un ni l'autre ?

— Je n'aurais qu'à suivre mon cœur , mademoiselle , répondit Edmond , pour adresser à votre aimable Sœur les choses les plus Mais j'aime mieux les renfermer respectueusement ; un plaisir qui coûterait à sa modestie , cesserait d'en être un pour moi.

— Ah Rose ! voila l'Amant qu'il fallait à ta charmante dignité !

— J'espère par ma conduite , reprit Edmond en s'adressant à Rose , si vous daignez le permettre , mademoiselle , exprimer mieux que par mes discours , des sentimens solides & durables. Je ne demande à être encouragé que par un seul regard d'approbation.

Rose baissait les yeux sans répondre.

— C'est le moins que cela- , dit Eugénie.

Alors cette charmante Fille lev a ses beaux yeux sur Edmond , & lui tendant la main , elle lui dit : — Vous êtes le choix d'un Père que j'aime & que je respecte , autant que vous respectez le vôtre : c'est de lui que vous apprendrez mes sentimens, s'il vent bien en être l'interprète.

M. & M.^{me} Pombelins entrèrent pour lors auprès de leurs Enfants. Ils expliquèrent clairement à Edmond leurs vues sur lui , & lui proposèrent la main de Rose. Après avoir reçu les témoignages de sa reconnaissance , M. Pombelins ajouta :

—Écrivez à votre Père : je n'attens que son aveu.

Il y avait alors deux ans & demi qu'Edmond était dans la Capitale ; & il allait atteindre sa vingtième année. Il ne lui vint pas même dans l'esprit de douter , qu'un établissement aussi brillant que celui qu'on voulait lui faire, souffrît le moindre retard de la part de ses Parens. Il se trompait : aussi est-ce dans la conduite qui va suivre , qu'Edmond a été un modèle parfait de piété filiale.

Pierre Rétif , son Père , n'était jamais sorti de sa Province : il avait de la Capitale , sur-tout , les idées les plus étranges : & malheureusement il y avait

été confirmé par la Lettre que M.^{lle} Molé lui avait fait écrire, pour qu'il refusât son consentement au mariage projeté avec elle. Il se cacha dans cette circonstance de M. l'Avocat Rétif, ami de M.^e Molé.

Dès qu'on eût reçu à Nitri la Lettre d'Edmond, accompagnée d'un autre de son Procureur, on le crut perdu, trompé, victime de quelque arrangement honteux & deshonorant. Pierre, qui croyait son Fils moins obéissant, & déjà corrompu, prit, pour le faire revenir sur-le-champ, un moyen qu'il regarda cependant comme immanquable. Ce moyen l'était; mais on n'en avait pas besoin, & peu s'en fallut que ce trop de précautions ne nuisît à leur plan. Edmond, en apprenant qu'on le mandait pour recevoir les derniers soupirs de son Père, s'évanouit, & son départ fut retardé d'un Coche. On ne voulait pas même le laisser partir, qu'on n'eût écrit, & reçu une réponse de M. l'Avocat Rétif. Le Procureur, à qui sa Fille avait avoué la Lettre, depuis son mariage, avait quelque soupçon. Mais Edmond ne connaissait pas de retard en pareil cas. Il partit mourant, comblé d'amitiés de M. Pombelins, & regretté de Rose, à laquelle on lui permit d'écrire, en commandant à cette Jeune-personne de lui faire réponse.

L A V I E D E M O N . P È R E .

L I V R E S E C O N D .

EN arrivant à Auxerre, Edmond y trouva Touslesjours, qui était venu au-devant de lui à cheval.

—Comment se porte mon Père ? s'écria-t-il, en embrassant son Camarade. —Bien, bien ! répondit le Jeune-homme, qui ne savait pas le secret.

—Il est hors de danger ! je respire.

—Hors de danger ! il n'a pas été malade-!

Edmond ne sentit qu'un mouvement de joie à cette heureuse nouvelle ; & quoiqu'il fût un retour fâcheux sur les motifs de son rappel, il nous l'a juré ; il ne sentit que sa joie. Il partit, en sortant du Coche, sans s'arrêter une minute.

En chemin, il ne s'entretint avec Touslesjours, que de l'état de la maison & des travaux. Quand ils eurent fait environ quatre lieues, & qu'ils furent proche du bois de la *Provenchère*, où le chemin se partage en deux, Tousles-

jours , qui alait un-peu devant , prit à-droite.

—Ce n'est pas-là le chemin de Nitri ! lui cria Edmond.

—Je le fais bien : mais le Cousin votre Père est à Saci , où il vous attend chés M. Dondaine son compère-.

Ce M. Dondaine était un richard de Saci ; homme d'un grand bon-sens ; laborieux , économe , entendu , & qui ne devait l'espèce de fortune dont il jouissait qu'à ses bras , à son intelligence. Dignes & honorables moyens d'amasser des richesses ! Mais cet Homme était dur , d'une figure rebutante , & d'une force qui passait pour prodigieuse , même dans son pays , où tous les Habitans sont des chevaux. Les défauts de *Thomas Dondaine* étaient pourtant moins les siens , que ceux de sa Patrie : la grossièreté , la dureté y sont comme innées : ce qui vient , je crois , de deux causes ; de l'air épais qu'on respire dans le Village , situé dans un vallon , marécageux les trois-quarts de l'année ; & du contraste subit qu'éprouvent les Habitans , dès qu'ils en sortent , en allant travailler à leurs vignes & à leurs champs , situés sur des collines où l'air est dévorant , & d'une vivacité si grande , que les Saxiates mangent

ordinairement en pain le double d'un Homme des Villages circonvoisins. On voit par-là que les Gens de ce Bourg ne sont pas aimables : mais ils ont tant d'autres qualités , que lorsqu'on les connaît , on ne saurait s'empêcher de les estimer , & de les regarder avec une sorte d'attendrissement ; car ce sont aujourd'hui , les Hommes les plus laborieux de tout le Monde peut-être (*).

(*) Je renvoie , pour la peinture des mœurs de ces Habitans , à l'ÉCOLE DES PÈRES, *Tomé I* ; ils y sont rendus au naturel , ainsi que ceux de Nitri , patrie de mon Père , leurs voisins : Je vais seulement rapporter ici la Note de la page 271 :

⦿. Ce Bourg (Nitri) n'a pas de paroiss, & l'on y parle presque aussi purement qu'à la Capitale ; quoiqu'à une-lieue-la-ronde , chacun des autres Villages & Hameaux en ait un fort-grossier. En cherchant les raisons de cette espèce de phénomène , j'en ai trouvé de physiques & de morales. Les causes physiques sont un air pur , léger , que procure la situation élevée d'une plaine vaste & bien découverte , où tous les vents ont également la liberté d'agiter l'air : les grains y étaient bons & bien-nourris , ils donnaient une nourriture saine ; le laitage , les œufs , la chair des animaux y ont une qualité supérieure à celle de ces mêmes denrées dans les villages circonvoisins , tous situés dans des fonds , relativement à celui-ci. Les causes morales de la pureté du langage , sont le commerce , qui conduit souvent les Habitans hors de chez eux & dans les petites Villes , & ce

Edmond connaissait Thomas Dondaine, & ne l'aimait pas : il savait que cet Homme avait trois Filles ; son Père était chès lui ; il se portait bien ; il l'y atten-

qui les oblige de chercher à s'exprimer d'une façon polie ; l'abandon des travaux abrutissans par nombre d'entr'eux ; la grossièreté même de leurs Voisins , qu'ils sentent , qu'ils aperçoivent dans toute la difformité , & qu'ils tremblent d'imiter : les Enfans de Nitri sourient dédaigneusement , lorsqu'ils entendent parler ceux des environs. Nitri a pourtant un accent , mais délicat , plus délicat , plus agréable que le Provençal & le Gascon , qui marque & rend sensible la légèreté de ses Habitans ; il consiste à élever les voyelles nasales , en y donnant un son clair , semblable à celui qu'elles ont en grec , & cela avec tant de vitesse , qu'on n'y remarque rien que de flateur pour l'oreille ; on y a une attention marquée à prononcer toujours *cela* , & jamais *ça* , &c. Je conviendrais cependant que , soit faute d'habitude de ma part , ou prévention , il me semblait que cette prononciation avait quelque chose d'affecté dans les Hommes ; elle est trop délicate pour eux : mais elle a une grâce inexprimable dans le parler des Jeunes-filles , & ne m'offend pas aux autres Femmes : j'en entendis un jour une de dix-huit ans , dans la bouche de laquelle notre langue avait un charme de prononciation qui l'emportait de beaucoup sur l'harmonie de la langue Italienne ; je me convainquis même que les voyelles éclatantes de cette dernière n'assortissaient pas avec la douceur de l'organe de la jeune Française. (Coquettes des

daît.... Son cœur se gonfla; il craignit quelque catastrophe. Arrivé sur le terrain âpre & stérile de Saci, la vue de ces champs blanchis de pierres, & brû-

rives de la Seine, prenez cet accent enchanteur !) Tout le sexe de ce village a le son de voix doux, sonore, agréable; les Hommes sont vifs, légers, & pourraient dire comme Ovide :

Pondere, non nervis corpora nostra carent.

Ils forment un contraste parfait avec les Habitans du bourg de Saci, où les deux Paysans doivent passer ensuite : ce dernier endroit jouit d'un air trop dévorant, à-cause des collines multipliées dont son finage est coupé; leurs gorges donnent à ce fluide une excessive & consumante rapidité; il est ainsi plus agité & moins pur, parce qu'un vallon de prairies, où les eaux stagnent six à huit mois de l'année, envoie des vapeurs grossières & malfesantes, qui rendent les Habitans aussi lourds, pensifs, taciturnes, que ceux de Nitri sont naturellement enjoués & folâtres; ajoutez que la voracité des Saxiates, qu'ils satisfont avec une quantité prodigieuse d'un pain noir, peu cuit, où l'on a laissé le gros son, surcharge leurs vaisseaux d'un sang pesant, qui circule avec une lenteur plus sensible dans les femmes. Elles ont la plupart un son de voix hommasse, dur, qui joint à leur patois désagréable, à la difformité de leur accoutrement, en fait de reburantes Créatures. Remarquons ici que ces deux bourgs ne sont qu'à une lieue commune l'un de l'autre : mais le Comte de S* les a-chievis tout-exprès pour voir beaucoup de pays en peu de chemin; & présenter en raccourci le tableau de la vie rustique dans tout le Royaume.

lés par le Soleil , les cris sourds & inarticulés des pesans Laboureurs qui luttent contre la nature & la voulaient forcer de les nourrir , jetèrent dans son âme une tristesse & un abattement qu'il n'avait encore jamais éprouvés.

Edmond arriva dans le bourg de Saci brûlé par la soif , & sentant déjà l'influence du climat pour l'appétit ; car dans ce pays seul peut-être , l'amour & la douleur ne sauraient l'ôter.

Dans une chenevière , à l'entrée du Bourg , étaient trois Filles , épaisses , l'air hommasses , qui cueillaient le chanvre : leur activité , leur ardeur au travail , leur force à transporter les masses (*), étonnèrent Edmond. Il dit à Touslesjours-: Elles ne sont pas belles ; mais cela fera de bonnes-ménagères.

En entrant chés Thomas Dondaine , Edmond y trouva son Père. Aubout de trois ans , il en fut reçu avec la sévérité accoutumée.

—Vous vous êtes fait attendre , mon Fils !

—La nouvelle de votre maladie m'a faisi , mon cher Père.

—Je veux croire qu'il n'y avait pas d'autre motif.

(*) On nomme ainsi de gros faisceaux de chanvre.

—Celui-là était bien suffisant ; & je bénis le Ciel de vous voir en pleine santé.

—Et fort gai, dit Thomas Dondaine... Mais, Compère, voila un Fils bien damoiseau, pour labourer nos champs pierreux !

—On va quitter tout cela-.

Il est impossible de rendre le grossier langage de Thomas ; le patois de ce Pays répond à l'âpreté du sol & à-la figure des Hommes : il est sourd ; grossier, informe : tandis que le parler de Nitri est délicat, sonore ; ce qu'on pourra facilement comprendre, quand on saura, qu'on y fait sonner les voyelles nasales à la manière des Grecs ; qu'on y prononce tous les mots, avec une sorte d'accent léger, délicat ; & qu'on y parle le français presque pur. Le Bourg est situé sur une plaine élevée au-dessus des collines de Saci, & l'air, qui n'est pas rendu trop courant par les vallons, y est pur, sans y être aussi vif.

—Je vous ai mandé pour vous marier mon Fils. Au lieu des Coquettes perfides & corrompues des Villes, je vous donne une Fille vertueuse, qui ne chérira que son Mari : vous auriez peut-être eu plus de goût pour une jolie Portense de fontanges ; mais je vous défens d'y son-

ger, & ne veux pas recevoir de votre part la moindre objection ; ou ma malediction est toute prête.

—Je n'ai pas encore demandé comment se porte ma Mère ? répondit Edmond en tremblant.

—M'obéir doit être votre première pensée. Pour votre Mère, elle se porte bien, & compte sur votre obéissance à nos volontés. Je vous parle ainsi, parceque vous n'avez pas encore vu Celle que je vous destine, *avec la grâce* du Compère, qui a bien voulu par amitié pour moi, vous agréer pour Gendre, avant même de savoir si vous lui conviendrez—.

—Que c'est bien parler, ça ! dit Thomas.... Alons, Femme, (dit-il à son Epouse) courez chercher vos Filles, qui sont à la chenevière, & qu'elles viennent tout-de-suite. Ce Garçon-là a chaud, & doit avoir bon appétit, sans parler de la soif—. Il voulut verser un verre de vin à Edmond. Mais ce jeune Bourguignon n'en avait pas encore bu, suivant l'usage d'alors ; ni la Jeunesse, ni les Femmes ne buaient de vin ; si ce n'est les Mères-de-famille, passé quarante ans, qui rougissaient un-peu leur eau ; auparavant, même en couches,

elles ne goûtaient pas de vin. Edmond remercia.

—Donnez-lui du lait, dit son Père, il le préfère au vin.

Comme Edmond achevait de boire, les trois Filles de Thomas Dondaine entrèrent avec leur Mère. Marie l'aînée, était la moins aimable de figure ; mais sa physionomie annonçait la bonté. Quel changement pour Edmond ! Son Père le présenta à Marie, comme celui qui dans trois jours devait être son Mari ; car les préparatifs étaient faits. Cette Fille modeste rougit, & quoiqu'elle trouvât son Futur à son gré, elle dit à son Père :

—Mon cher Père, c'est bientôt ! non que j'aye rien à vous objecter contre ce Jeune-homme sage & estimé de tout le monde ; mais encore faudrait-il se connaître, & qu'il fût du moins, lui, si je lui conviendrais ; l'obéissance, à mon égard, doit m'interdire toute réflexion, dès qu'un Père a parlé : mais je crois que pour l'Homme, il n'en est pas tout-de-même.

Un *Taisez-vous*, durement prononcé, fut la réponse de Thomas.

—Vous entendez nos volontés ? dit Pierre à son Fils.

—Oui, mon Père.

—Je n'y veux point d'obstacles.

—Mon Père, je serais bien malheureux, & bien indigné d'être moi-même père, un-jour, si j'apportais de la résistance dans une occasion comme celle-ci, qui est le plus haut & le suprême exercice de la puissance des Pères : à la mort comme à la vie, je vous obéirai, ainsi qu'à ma digne Mère. Commandez, & ne vous embarrassez pas du reste ; car il n'est pas possible que vous ne soyiez obéi..

—Voilà de grandes phrases, mon Fils ! dit Pierre en souriant un-peu ; on apprend aumoins à la Ville à répondre honnêtement, fût-on les choses contre son gré.

On se mit à table. Après le dîner, le Père & le Fils partirent pour Nitri. Dès qu'ils furent hors du Bourg, Pierre, contre son usage, fit aler son cheval à côté de celui de son Fils.

—Mon Garçon, lui dit-il, voici une nouvelle carrière, où tu vas entrer : l'acte d'obéissance par lequel tu y entres te fera bénir de Dieu & estimer des Hommes. Comptes, mon Fils, que tu feras un-jour honoré de tes Enfans, comme tu honores ton Père..

A ce langage touchant, que jamais

Pierre ne lui avait encore tenu , Edmond saisit la main de son Père , & l'œil en larmes , il lui dit :

—Je vous fais un cruel sacrifice, ô mon Père.

—Bon ! des Catins ! tu n'y penses pas ! elles t'avaient enforcélé.

—Ah ! mon Père , si vous la connaissiez ! si vous connaissiez son digne Père !

—Ne parlons pas de ces *Créatures*-, dit Pierre , avec un ton bon & familier , qu'il n'avait jamais pris avec Edmond.

—Je vous obéirai , mon Père , dussé-je en mourir.

—Ce ton langoureux me déplaît , dit Pierre en fronçant le sourcil ; qu'on ne le prenne plus-.... Et aubout de quelques momens de silence , il parut s'attendrir : il reprit la parole , en ces termes :

—Mon cher Edme , mon cher Fils ; te voila prêt à entrer dans le mariage ; n'imites pas ma conduite : elle n'a pas été bonne : Elle sera meilleure , si Dieu me prête vie ; je suis en-train de terminer une affaire avec nos Moines de Molème , dans laquelle je te mettrai de moitié. Ce sera la consolation de ta Mère elle mérite bien que j'y travaille enfin. Une-fois marié , tu es mon ami , & mon égal ; nous ne serons plus Père &

Fils, que par un plus tendre attachement, une plus grande indulgence l'un pour l'autre.... (A ces mots, Edmond suffoqué, se jeta à bas de cheval, & baïsa les piéds de son Père, qui touché de cette action, descendit aussi, & jetant ses deux bras au cou de son Fils, lui dit :

—Je t'ai toujours aimé, ô mon Fils unique, & je te veux l'état de bon Père-de-famille de campagne, plutôt que de Bourgeois des Villes ; c'est une vie plus patriarcale....

Sans Rose, qu'Edmond aurait été heureux, de retrouver enfin dans le plus rude des Maîtres, le plus tendre des Pères !

Ils continuèrent à marcher à - piéd, tenant leurs chevaux par la bride, tandis que Touslesjours les devançait, pour aller annoncer leur arrivée à la bonne Anne Simon.

—Que serais-tu devenu à la Ville ? Un bon citoyen, je le veux : mais tes Enfans, loin de ce pays, notre berceau, confondus avec la foule des Citadins, auraient bientôt perdu le souvenir de notre origine. Tu la connais : M. l'Avocat Rétif m'a dit, qu'il t'en avait touché quelque chose. Tous les Hommes sont Fils d'Adam, je le fais ; mais il n'en est

pas moins glorieux de sortir d'où nous sortons : le nom de Rétif n'est qu'un sobriquet : mais il est si ancien , qu'il a fait oublier le vrai nom , sur-tout-à-présent , que depuis les malheureuses guerres de Religion , nous sommes dépouillés. Mais ce m'est une consolation , & c'en sera un jour une pour toi , de revoir ces pays , où notre Famille est encore si chère & si respectée : Villiers , Aigremont , Courtenai , je ne vous revois jamais sans attendrissement. Ne quittons point ce siège natal : ne nous établissons point dans les grandes Villes : jouissons à perpétuité , & renouvelons sans-cesse l'attachement & la considération qu'on a eue pour nos Ancêtres. Du-côté de ta Mère , tu tiens à ce qu'il y a de mieux dans la Province : je l'ai préférée par cette raison : elle m'a préféré , elle , à cause de mon nom , que mon Père , mon digne & respectable Père , avait rendu vénérable. Tu fais comme on l'appelait : *l'Homme-juste !* quel nom ! Un de nos Parens y a succédé à ce nom ; il n'est pas sorti de la Famille. . . Ces titres de noblesse valent mieux que ceux qui sont perdus , mon Fils ; ils valent cent-fois mieux ! Et s'il faut te parler vrai , je méprise tous ces vieux parche-

mins, souvent plutôt l'ouvrage de l'intrigue, que la récompense de la vertu des Ancêtres. Que de Nobles, dont les Pères ne furent que d'avidés oppresseurs ! Je parle de l'ancienne Noblesse. Quant à la nouvelle ; quant à ces Publicains qui achètent... s'ils sont utiles à l'Etat par la finance qu'ils donnent, à-la-bonne-heure : mais c'est acheter à bon-marché, ce qui ne devrait être que la récompense de l'héroïsme en tout genre. Mon Fils, nous sommes aujourd'hui Roturiers, & je m'en félicite sincèrement. Le Roturier est l'Homme par-excellence : c'est lui qui paye les impôts ; qui travaille, ensemence, recolté, commerce, bâtit, fabrique. Le droit d'être inutile est un pauvre droit ! ne le regrettons pas. Tu as vu ces Gentilshommes-chasseurs de la Puisaie, en guêtres, en souliers ferrés, portant une vieille épée rouillée, mourant de faim & rougissant de travailler : voudrais-tu être à leur place !

—Non, mon Père : la classe du milieu, la classe précieuse, si chérie des bons Rois, voilà celle où je desire de vivre & de mourir. Mon cher Père, vous & le respectable M. Pombelins, vous avez tous — deux les mêmes idées.

—Oui : mais il voulait te fixer à la Ville !

dis-moi , notre postérité , bientôt confondue dans la populace des Villes , que serait-elle devenue ? Restons ici , je le répète ; tout y est plein de nous ; tout t'y rappellera notre honneur ; cela n'est quelquefois pas inutile.... M. Pombe-
liins , cet Homme si bon , était ton plus cruel ennemi.

— Mon cher Père , je vous obéis ; ne dites rien contre cet Homme que vous chéririez , s'il vous était connu ; ne dites rien , je vous en conjure par votre titre de Père , contre une Fille.... Que n'est-elle en cet instant ma quatrième Sœur...

Les larmes coulèrent à ces mots : Et comme si Pierre eût déposé , depuis son dernier discours , toute sa fierté naturelle , il dit à son Fils :

— La sensibilité honore les belles âmes : tu pleures , mais tu m'obéis ; je ne suis point un tyran : je n'ai qu'à te louer : & je te loue. Mon Fils , ton bonheur futur , pour ce monde , & pour l'autre , dépend de cette circonstance importante. Ton obéissance te donnera de bons Enfants..

Et prenant un air inspiré , comme si ce cher Homme eût senti qu'il était prêt de sa fin , il dit avec force : — Edme , maudit soit le Fils ou la Fille qui n'honore pas son Père. Bénis soient le Fils &

la Fille qui obéissent aux dépens de leur cœur ! le Ciel les bénira ; & toutes les peines du mariage leur paraîtront un jour légères , quand ils se diront dans leur conscience , J'ai obéi : mon Dieu ! je vous ai obéi dans votre noble image , dans mon Père !.. Mon cher Fils , reçois ma bénédiction ; elle est l'effusion de ma joie & de ma satisfaction ; je te la donne , & te recommande après moi ta bonne Mère & tes Sœurs : Catherine est difficile ; supporte-la : Madelon est la bonté même ; chéris-la : Marion est étourdie , légère ; je crains son caractère ; réprime-la. Je te confie mon autorité comme à mon Lieutenant de mon vivant , & mon Successeur après ma mort. Pour ta Mère , cette digne Femme , dont j'ai exercé la patience , je te charge de tous mes torts à son égard ; paye mes dettes , & rends-lui en respects , en tendresse , ce que je lui ai fait souffrir en duretés & en impatiences. Je n'ai pas été bon , ô mon Dieu ! mais voilà mon Fils , acceptez ce qu'il fera pour moi-.

Il est impossible d'exprimer (nous a dit souvent mon Père), ce qui se passa dans mon âme à ce discours d'un Père si haut & si fier , & devenu si tendre. J'étais enivré. J'aurais épousé le plus

hideux des Monstres; je l'aurais adoré ,
si mon Père me l'avait commandé en ce
moment-.

Ce fut dans cette situation d'esprit
qu'ils arrivèrent, & qu'Edmond fut re-
çu dans les bras de sa Mère. La plume
me tombe ici des mains. O vénérable
Femme? Son cœur palpitant volait au-
devant de son Fils; mais ses membres sans
énergie la forcèrent à se laisser aler sur
une chaise; ses bras étaient tendus, sa
bouche maternelle pleine des plus ten-
dres noms, était entr'ouverte, mais
l'expression ne pouvait trouver de passa-
ge : mille & mille voulaient sortir en-
semble, & il n'en sortait pas une-seule :
heureusement ses larmes coulèrent; elles
inondèrent le Fils méritant qu'elle pres-
sât contre son sein.. Enfin elle parla.

—Pierre, dit elle à son Mari, excu-
sez si je suis si émue : c'est mon Fils, c'est
un second vous-même, —Et un digne
Fils? s'écria Pierre.... Bonne Mère,
épanchez votre cœur maternel sur ce di-
gne Fils; il me remplacera dignement,
quand je ne serai plus-.

La surprise d'Anne Simon fut extrême
à ce langage inattendu : elle bénit son
Fils; Puis se levant précipitamment,
elle courut à son Mari, pour l'aider à se

mettre à son aise, suivant son usage, en lui disant : — Je ne dois pas tant m'occuper de ce cher Fils, que j'oublie le Père... Alons, mes Filles, servez un-pçu votre Frère : pour moi, voici mon lot, que je ne céderai jamais à personne, pas même à mes Enfans-.

Quand les deux Hommes se furent rafraîchis, Pierre expliqua à son Fils la suite de ses projets : savoir ; Qu'il demeurerait à Saci, avec son Beupère ; parce que cela était nécessaire pour leur entreprise : Il lui parla des fonds que Thomas Dondaine devait fournir : il s'exprimait avec tant de bonté, qu'Anne Simon respectueusement assise à quelque distance, écoutait le Père & le Fils avec admiration, en pleurant de joie.

— Ma Femme, dit Pierre, dans trois jours, c'est un Homme que mon Fils ; & vous & moi nous devons déjà commencer à lui parler avec la considération que demande cette qualité-.

Il faut être mère, pour imaginer comme le cœur d'Anne Simon bondit à cette expression familière de son Mari : la Mère d'un Homme peut seule en sentir la force & la valeur. Aussi Anne Simon ne répondit-elle que par un cri-de-joie inarticulé : & il sembla ensuite durant le souper,

per, que cette digne Femme servît son Fils & lui parlât avec respect. Ce qui lui attira de son Mari un compliment nouveau, il l'appela *Sara, vertueuse Sara*: ce qui est la plus grande louange qu'on puisse donner à une Femme.

Pierre dit ensuite à son Fils: — L'art le plus digne de l'Homme, c'est l'agriculture: tous les autres sont appuyés sur lui; les richesses ne sont richesses qu'autant qu'il les réalise: Restons à la source; elle est plus pure que le ruisseau. Il est noble d'exercer l'art duquel dépendent tous les autres. Qu'est-ce que le Marchand? c'est notre serviteur: l'Artiste & l'Artisan n'existeraient pas sans nous: Sentons notre importance, mon Fils, & soyons-en fiers.

Edmond, pendant cette soirée, fut comme enivré & tenu hors de lui-même par des scènes si nouvelles dans sa Famille. Mais la nuit, retombé dans le calme de son propre cœur, ses réflexions furent cruelles. L'amour, ce maître impérieux, plus puissant encore sur les belles âmes, parce qu'il y est une vertu; l'amour lui fit sentir tout ce qu'il a de rigoureux & de déchirant: L'image de la belle Rose Pombelins; l'idée de son digne & vertueux Père; le souvenir des bontés de toute cette divine Famille, amoncela sur son cœur navré

le même délai fixé. J'y tiens ; je le veux.

—Je le jure mon Père.

—Béni sois-tu : car tu portes la joie dans l'âme de ton Père mourant.

—Mourant ! vous, mon Père ! Dieu ne le permettra pas !

—Je me sens frappé.... Et l'empêchant de lui répondre : —Tranquillise-moi ; vaque aux affaires ; ta Mère & tes Sœurs ne sont que trop suffisantes pour me bien soigner , tu le fais : vaque aux affaires, mon Fils , & sois Homme ; il n'y en aura bientôt plus qu'un ici-.

Edmond , qu'un geste vif de son Père pressait encore plus que son discours , se retira suffoqué de douleur. Il obéit exactement , & suivit un *agenda* que sa Mère lui remit , pour les affaires de la maison. Il ne revit son Père qu'à l'heure du dîner : la violence de la fièvre paraissait un-peu diminuée ; mais le Malade était oppressé , & comme sa répugnance extrême pour la saignée ne permettait pas d'employer ce remède , on était au désespoir (*). Edmond lui rendit - compte. Mais à-peine Pierre pouvait-il lui répondre. Il approuvait d'un signe. Il eut soif.

(*) D'où vient cette répugnance insurmontable ? Elle fut la même dans mon Père , dans ses Enfants ?.....

—Prendra-t-il Femme en mettant son Père au tombeau ? dit le Pasteur.

—Oui, oui, Monsieur....

On se disposait à obéir, & à partir pour Saci : mais il survint une crise terrible, dans laquelle Pierre Rétif expira, sur les deux heures après-midi, âgé de quarante-

Edmond ne sentit d'abord que la douleur d'une si grande perte. C'était un sentiment bien différent de ceux qu'ont les Enfans ordinaires : Le Père d'Edmond était pour lui un Dieu visible, & il le perdait ! jamais douleur ne fut si vive. Son désespoir aurait arraché des larmes aux plus Indifférens.

Thomas Dondaine arriva ; on lui avait envoyé annoncer la mort. Edmond en l'apercevant, se lève & court à lui :

—Je n'ai plus que vous pour Père, lui dit-il ; je vous ai été donné par le mien, vous êtes son choix ; je vous promets & vous jure le même respect & la même soumission que j'avais pour lui.

Thomas, qui n'ignorait pas les dispositions du cœur d'Edmond, avait cru le mariage rompu : il était venu avec l'intention de rendre les paroles, sous prétexte que les Associations proposées ne pouvaient plus se faire. Mais il fut si



C'est un Fils qui obéit à son Père mort.

tion, ennemi des présens, & accommodant bien plus de procès qu'il n'en jugeait. Son Fils l'a bien imité.

Le Pasteur, suivant l'usage, jeta la première pelleterée de terre sur le corps. Au bruit qu'elle fit en tombant sur le cercueil, Edmond s'évanouit. Son Beupere & sa Femme l'emportèrent, suivis des Sœurs d'Edmond : car pour Anne, elle était à genoux auprès de la fosse, immobile, les yeux noyés de larmes & fixés vers le Ciel, au point d'exciter la compassion de tout le monde. Les deux Pasteurs, la ramenèrent eux-mêmes, longtemps après que tout fut fini. En revenant à elle-même comme d'un long anéantissement, son premier mot fut, — Où est mon Fils ? Il s'approcha d'elle, soutenu par son Beupere ; tandis que Marie Dondaine vint rendre ses services à Anne, & la déshabiller pour la mettre au lit.

On ne mangea ni ne but, en ce jour de nocés & de funérailles : chacun s'en retourna comme il était venu, sans vouloir rien accepter, & portant le deuil dans son cœur. Mais Marie demeura, pour servir son Mari & sa Bellemère, & consoler ses Belles-sœurs. Elle resta debout trois jours & trois nuits sans reposer,

sans se deshabiller. Enfin Edmond touché de son bon cœur & de son zèle, prit sur lui-même, sentant bien qu'il se devait à sa Femme :

—Ma chère Epouse, lui dit-il, vous méritiez un sort plus heureux & plus riant, vous êtes venue : généreusement vous associer à notre douleur & à nos larmes : Dieu vous bénisse ! & quant à moi, j'en conserverai une éternelle reconnaissance.

—J'aime mieux pleurer avec vous, que rire où vous n'êtes pas, lui dit-elle : votre douleur est légitime, & montre votre bon naturel, ô Edmond ; ne la contraindez pas, & souffrez que je la partage : car j'aime tout ce qui m'est commun avec vous, même les larmes-.

J'ai tiré tous ces détails d'un brouillon de Lettre que mon Père écrivit à M. Pombelins, huit jours après son mariage. Cette Lettre touchante commençait absolument sans aucun préambule. & contenait un simple récit. Elle finissait comme on va lire :

« J'ay rempli mon deuoir, digne &
» & cher Père. Je ne vous désguise
» rien : ie serois indigne du nom d'hom-
» me & de fils de Pierre R. (que Dieu a
» recueilly dans son sein) si ie vous disois

„ que j'ay la mort au cœur: Il faut suppor-
„ ter son sort en homme. Mais il m'est
„ permis au moins de vous dire , que ie
„ fais les vœux les plus ardens pour le
„ bon-heur de mademoiselle Rose... &
„ de mademoiselle Eugenie: Peussent-
„ elles ces dignes Filles du meilleur des
„ Peres & de la Mere la plus respectable,
„ treuver autant de bon-heur que j'en ay
„ perdu... de toutes façons! Ce sous-
„ hait est le plus ample qu'une humaine
„ puisse former en leur faueur.....

„ Mes larmes m'offusquent. ... Je cesse,
„ ô digne , digne Pere ,... qui ne ferez
„ pas le mien! EDME RÉTIF „.

Trois mois après, Edmond reçut cette
Réponse :

„ Mon cher R.

„ Je n'ay montré que depuis deux iours
„ vostre Lettre à ma Famille: pendant
„ tout ce temps , i'estois profondement
„ affecté , & tout en vous benissant de
„ vostre obeissance , ie regrettois vn
„ Gendre selon mon cœur , que le mau-
„ vais destin m'enlevait. Oui, mon cher
„ Fils ; car tu l'es par l'estime , & l'ami-
„ tié ; ie te loue ; tu m'as fait verser des
„ larmes ; mais elles estoient accompa-
„ gnées de plaisir & d'admiration. Ce-

» pendant Rose.... L'arrête ma plume
» & ma pensée, & ie ne commettrai
» pas le crime de parler des sentimens
» d'une Femme, au Mary de ton Espouse.
» Enfin avant hier, fatigué, autant que
» touché de compassion, j'entrai chés
» ma Femme ta Lettre à la main. Elle
» estoit assise, vne de ses deux Filles sur
» ses genoux, Eugenie travailloit en si-
» lence à côté d'elle :

» — Le pauvre Garçon a écrit, leur
» dis-je :

» — Il a écrit ! dit mon Espouse.

» — Ouy ; mais il y a trois mois desja
» que j'ai sa Lettre. Je n'ai pas voulu la
» montrer plustost, à vous ny à mes En-
» fans... Helas ! qu'il a eu à souf-
» frir, & que sa conduite a esté belle !..
» Vous allez le plaindre & l'admirer-.

» Ces mots ont produit comme vne
» suspension dans les facultés de ces trois
» cheres Femmes : Vne a tendu les bras
» vers moi. Je n'ai rien répondu. Je
» me suis assis ; j'ai commencé à lire ta
» relation, mon Ami, depuis ton arri-
» vée à Auxerre, iusqu'au moment où
» tu as mis la main à la plume pour
» m'escriré. Il est inutile de te peindre
» l'effect de cette lecture. Il n'y a
» qu'Eugenie qui te blasme, encore est-
» ce par amitié.....

E vi

„ Bon Fils ! bon Garçon ! ah que
„ n'ai-je pu faire ton bonheur !
„ Mais , mon cher Ami , malgré tout ,
„ ie n'en suis pas moins dans l'admira-
„ tion des excellentes qualités de ton
„ Épouse : quelle aimable candeur !
„ quelle noble franchise ! Il me semble
„ sans-cesse (& vne de mes Filles n'a
„ pas laissé eschapper ce mot ; elle a dit ,
„ qu'elle l'en-aimait) , il me semble sans-
„ cesse entendre à mes oreilles : *Edmond ,*
„ *i'ayme tout ce qui m'est commun avec*
„ *vous , mesme les larmes !* Bonne &
„ tendre Creature ! qu'elle soit benie !
„ car elle n'est la cause de rien , & elle
„ peut l'estre , mon cher Rétif , de vo-
„ stre felicité.

„ Vous voyez que ie prens vostre ma-
„ niere & vos expressions : C'est que
„ vostre maniere est la bonne , & que vos
„ expressions sont celles du cœur. Ce-
„ pendant , mon cher Fils , je croy qu'il
„ est nécessaire que nostre correspondance
„ soit rare , & par-rapport à vous , &
„ par-rapport à nous-mesmes. Eugenie
„ est vne genereuse enfant , & me donne
„ beaucoup de consolation : Quelque
„ iour peut-estre , ie vous entretiendray
„ de tout cela. Quant à-present , mon
„ cher Fils de cœur & d'amitié , ie vous

„ exhorté à vous conduire comme vous
 „ avez commencé, & à continuer de
 „ prendre les avis & les conseils du très-
 „ cher Advocat. M. Molé le salue. Ce
 „ cher Ami n'est pas heureux en Gendre.
 „ Il n'y avoit qu'un Edmond. Adieu,
 „ adieu, cher Homme, qu'on ayme où
 „ l'on haïroit les Autres, & qu'on a
 „ toujours raison d'aymer. Je suis,
 „ avec que l'affection la plus tendre, &
 „ une estime sans restriction aucune,
 „ Tout à toy, ANTOINE POMBELINS.
 „ P.S. Ma Femme te salue, & d'Autres
 „ s'y joignent... Je ne le voulois pas
 „ écrire; mais ma main le veut, & mon
 „ cœur le commande en dépit de la raison.

Reprenons l'ordre des faits. Edmond
 resta chés sa Mère, avec sa nouvelle É-
 pouise pendant huit jours. Le troisième
 au matin, on vit arriver M. l'Avocat R.
 Il entra en silence, & portant les yeux
 à l'endroit où son Ami avait coutume de
 se mettre, il poussa un profond soupir :
 — Le cher Homme! le terrible Hom-
 me tant aimé! il s'est caché de moi pour
 maier son Fils, & pour empêcher... Le
 cruel & cher Homme! — O mon Cou-
 sin! répondit Anne Simon, qui était seule

alors au logis, votre venue est celle d'un bon Ange, chés de pauvres malheureux Affligés. Mais ne soycz pas fâché contre mon Fils: pour le cher.... (un sanglot fut son nom) il n'est pas possible que vous lui en vouliez; il ne saurait plus se défendre, ni vous répondre. — Oh non! non! je ne lui en veux pas! Dieu lui fasse paix, le cher Hommel! Mais contez-moi donc, ma Cousine, les choses étranges qui me sont revenues; & ce mariage si prompt & si secret, fait sur la tombe ouverte d'un Père—?

Anne conta, autant que sa douleur le lui permit, de-point-en-point comme toutes les choses s'étaient passées: Et quand elle eut fini, le digne Parent hors de lui-même, s'écria: — Je reconnais bien-là le cher Pierre! mais pour Edmond, pour votre Fils, il a passé mes espérances: qu'il soit béni! ce sera la consolation de votre vieillesse, & l'honneur de notre nom. Où est-il que je l'embrasse—?

Comme il achevait de prononcer ces paroles, Marie Dondaine entra, en laborieuse ménagère: Elle fit une modeste révérence à l'Etranger, & vint à sa Belle-mère, pour l'embrasser & essuyer ses larmes; mais sans parler; car elle était d'un pays où l'on est fort silencieux.

—Quelle est cette bonne & obligeante Créature, dit M. R ? —C'est ma Bru.
—Ah ! Madame, pardonnez ;... ma Cousine, pardonnez ! —Je vous pardonnerai donc, Monsieur, d'avoir dit à mon sujet une chose obligeante. —Où est votre Mari, ma Fille ? lui dit Anne.
—Il est à son devoir. (Elle voulait dire, qu'il était alé, après ses affaires, comme il faisait trois-fois le jour, pleurer sur le tombeau de son Père.) —Est-il loin ? dit l'Avocat R. Marie Dondaine, qui ne voulait pas s'expliquer plus clairement devant sa Bellemère, offrit au bon Parent de le conduire. Il la suivit.

En chemin, elle lui expliqua où était son Mari. —Demeurez, lui dit-il, ma Cousine, auprès de votre Mère ; je cours trouver Edmond par besoin, & de volonté.

Il trouva le plus tendre des Fils, prosterné sur la pierre froide qui couvrait son vénérable Père. Il se mit à genoux, sans en être apperçu, & après qu'il eut fait ses prières, il éleva la voix, en pleurant ;

—O Pierre ! l'ami de mon enfance, le compagnon de ma jeunesse, le plus aimé de mes Parens, qui m'aurait dit, lorsque je te trouvais pensif & rêveur avec moi, il y a quinze jours, que je voyais pour la dernière fois mon Ami, & le

compagnon de ma jeunesse ! Hélas ! hélas ! infortunés que nous sommes , nous mourons en détail , en perdant nos chers Amis , & le plus malheureux , n'est pas celui qui , de-même que toi , meurt le premier , à la fleur de son âge-!

A cette tendre & douloureuse complainte , Edmond s'était relevé : il l'interrompit , en jetant ses deux bras au cou du digne Parent ; & ainsi enlacés , ils mêlèrent leurs larmes , & confondirent leurs sanglots. Ensuite ils revinrent lentement à la maison ; car dans ce court trajet , Edmond raconta à son digne second Père , tout ce qu'Anne ignorait. Il parla de M. Molé ; de mademoiselle Pombelins , de ses sentimens , du sacrifice qu'il en avait fait.

On a dans notre Famille une sorte d'enthousiasme pour les belles choses , qui transporte quelquefois hors des bornes : on en vit un exemple en cette occasion : Jean R. , ce digne Parent (que Dieu bénisse , & qu'il a béni dans la postérité) s'arrêta , muet d'étonnement :

—Toi , à-plaindre , dit-il vivement ! non , non , non ! je te porte envie ; tu es trop heureux ! Ah ! Edmond , je suis jaloux & de toi , & de ton Père , tout mort qu'il est. . . . Je vous envie tous ,

& ne vous plains plus. . . . Je savais bien que nous avions & de l'âme, & du feu, & de cet honneur digne de la source de notre sang : mais je n'ai vu la plénitude de notre vertu qu'en toi, à vingt ans ! Ne dégénère pas, Edmond : sois pauvre, sois riche, qu'importe ? ton sort est fait ; il est au-dessus de la fortune. . . . O nos Ayeux ! si vous voyez en ce moment votre digne Petitfils, quelle joie doit inonder, dans le céleste séjour, vos Âmes vertueuses ! . . . Et vous, belle Rose, que vous avez perdu !

Mais, mon Ami, j'ai vu ta Femme ; c'est elle qui m'a enseigné où tu étais ; elle a l'air d'un digne Sujet : le Ciel la bénisse ; car, ou je me trompe fort, ou ce sera une autre Anne Simon.

Le ton d'enthousiasme avec lequel il avait parlé, suspendit pour quelques instans la douleur d'Edmond ; & l'éleva au-dessus de lui-même : il fut bien-aise, pour la première fois, du noble sacrifice qu'il avait fait.

Je ne prétens pas ici tenir registre de toutes les actions de mon Père : il en est qui rentrent dans le cours ordinaire de la vie. Je dirai seulement qu'il alla demeurer à Saci : qu'il y servit son Beupère sept années, durant lesquelles, il eut

sept E. fans de Marie-Dondaine : Qu'il eût beaucoup à souffrir de l'humeur dure de Thomas son Beupère. : mais qu'il le supporta avec une héroïque patience, à cause de son Epouse, qui était véritablement une excellente Femme : Que son esclavage (car c'en était un véritable, l'envie qu'avait Edme R. d'être utile à sa bonne Mère & à ses trois Sœurs, faisant qu'il se crevait de travail) que son esclavage finit à la mort de la respectable Marie ; qu'il resta , néanmoins , sept ans veuf. Mais il y a quelques détails , sur lesquels il faut revenir.

Je ne dirai qu'un mot de quelques-uns des Enfans d'Edme R. sur-tout des Filles , au nombre de cinq : mais on me permettra , en temps & lieu de m'arrêter avec complaisance sur les Garçons. L'Aîné sur-tout , aujourd'hui l'un plus respectables Pasteurs du second-ordre qu'ait l'Eglise , peut être regardé comme la recompense des vertus d'Edmond & de sa soumission aux ordres de son Père dans le choix d'une Epouse. Quoique vivant , je ne craindrai pas de louer ce digne Ministre des Autels ; persuadé que jamais cet Ouvrage ne pénétrera dans sa retraite profonde , & qu'il ne coûtera rien à sa modestie & à son humilité.

Parmi les cinq Filles du premier-lit, quelques-unes avaient de la figure, & étaient assés bien, sur-tout la Seconde, qui est le portrait de son Frère aîné, comme celui-ci l'est de son Père. Le second Fils de la Première-femme, nommé Thomas, comme son Ayeul maternel, ressemble à sa Mère, & en a la la bonné, unie à la candeur d'Edme R. Je ne pourrai parler du Frère aîné, sans dire un mot du Cadet; ils vivent ensemble, & l'on verradans ce que j'en rapporterai, un exemple des vertus les plus sublimes & les plus douces de la morale évangélique.

Dès qu'Edme R. fut veuf, la prudence, & ce qu'il devait à sa Jeune-famille, ne lui permirent pas de demeurer davantage avec son Beaupèrè. Il s'en sépara, & se mit à travailler pour lui-même; ce qu'il n'avait pas encore fait; contre sa conscience, Thomas Dondaine étant riche, & un Père se devant à ses Enfans: mais la complaisance pour son Épouse avait dirigé sa conduite: exemple rare, qu'un Homme qui se sacrifie à la tranquillité & à la satisfaction d'une Femme qu'il n'a prise que par obéissance. Avant de parler des travaux de mon Père, & de mettre le Lecteur à-portée;

il est isolé , & ses carrières , si faciles à fouiller , ne font en se délitant , qu'augmenter chaque année l'aridité du sol.

Le premier essai qu'Edme R. fit de la manière qu'il avait imaginée , fut dans un champ de son Beaupère : on y découvrait sous la pierre une terre noire assez fertile ; Edmond sacrifia le haut du champ , presque absolument non-labourable , pour y amonceler les pierres : c'est le plus rude de tous les travaux rustiques : cependant , il s'y employa avec un infatigable courage , & se fit aider des Domestiques : il eut soin de maçonner lui-même , avec les pierres les plus larges le bas du *merger* (c'est le nom qu'on donne à ces tas de pierres) & de mêler dans les entredeux , un peu de terre , avec des touffes de *laume* & d'autres herbes du genre des *graminées* , jusqu'à la hauteur d'un Homme , tant pour consolider par-là le bas du *merger* , que pour fournir une pature aux bestiaux , presque égale en étendue , au terrain qu'il était forcé de couvrir. Il avait aussi eu soin de pratiquer un chemin en limaçon pour monter jusqu'au sommet : & chaque année , avant le labourage , on y portait les pierres que les pluies avaient découvertes.

Il n'y a pas de meilleur engrais que l'épierrage. La récolte de ce champ ala à plus du double de celle des années ordinaires, & paya dès la première le temps qu'on avait donné à l'amélioration : toutes les années suivantes furent donc un un profit net. Aussi ai-je entendu souvent mon Père desirer qu'on employât les Malfaiteurs des Prisons, avant leur jugement, en qualité d'*Epierrers*, sous la garde de quelques Soldats, qu'on ôterait des garnisons où ils sont inutilement casernés : il serait même à-propos qu'en certains cas, cette condamnation fût substituée aux galères : avec l'attention de faire bien exécuter l'ouvrage, sous la direction de l'un des Syndics de la Paroisse à épierrer. Il pensait encore, qu'on aurait pu employer ces Gens-là au redressement du lit des rivières, qui mangent d'excellentes prairies, pour ne laisser de l'autre côté qu'une grève de sables : &c.

Edme R. malgré la réussite, effuya des contradictions de la part de son Beau-père, & il ne put faire un second merger. Quelques Habitans l'imitèrent : mais n'ayant eu ni l'attention de massonner le piéd, ni de le gazonner, les pierres ne tardèrent pas à recouvrir tout

l'héritage : tandis que le premier merger d'Edme R. subsiste encore aubout de plus de soixante ans, & sert aujourd'hui de monument à sa mémoire.

Dès qu'Edme R. fut maître de lui-même, il déploya les talens qu'il avait reçus de la nature pour le plus noble & le premier des Arts. Il laboura avec une si grande intelligence, en se proportionnant à la nature du terrain ; en creusant avec le soc, on en ne faisant qu'effleurer le sol, suivant que la terre végétale était profonde ou légère ; surtout par l'attention à ne pas déraciner les pierres dans cette dernière, ou à ne la pas mêler avec un tuf stérile, qu'on distinguait ses guérêts de ceux des Voisins, par un demi-piéd de plus dans la hauteur des riges. Les Habitans de Saci, témoins de ses succès, ne tardèrent pas à l'imiter : le sommet aride des collines fut couronné de mergers immenses ; & les champs voisins commencèrent à produire.

Bientôt, le Cultivateur encouragé, défricha des terres incultes, qui formaient bien le tiers du finage. Ce fut encore Edme R. qui en donna l'exemple : ce travail est pénible à la charrue, & deviendrait trop coûteux ; si on le

fesait à bras d'Hommes ; outre que dans un pays aussi peu fertile , il n'y avait pas de bras de reste. Edme R. , pour ne pas perdre un seul labour , mit la charrue dès la fin de janvier , dans les terrains incultes & abandonnés qu'il voulait défricher ; & avec ce premier labour il y sema de l'aveine. Ce grain y leva assés bien : mais les mauvaises herbes y crurent en plus grande quantité. Que fesait cela à Edme R. ? il se trouva suffisamment dédommagé de quelques jours de labour , par l'excellent fourrage que ces *noales* lui produisirent. La terre un-peu ameublie par-là , recevant ensuite trois labours consécutifs , se trouvait en état d'êtreensemencée en bléd l'année suivante. Si le terrain était couvert d'épines , & de genièvres , le préalable était de les arracher : mais ce surcroît de travail n'était pas une perte , puisque ces mêmes bois fesaient un excellent chauffage pour le four à cuire le pain.

Avec le caractère laborieux des Habitans de Saci , ils ne demandaient qu'à être instruits d'exemple : Ils marchèrent à -l'envi sur les pas d'Edme R. , rongissant qu'un Etranger à leur égard eût plus d'industrie qu'eux.

Mais

—Mais ce n'était-là tout-au-plus que la moitié du travail à faire dans cette Paroisse. Edme R. s'aperçut bientôt qu'il y avait certaines collines absolument indéfrichables par leur pente trop raide. Les Habitans se faisoient alors si peu de vin, que les anciens Seigneurs, en les chargeant de la dîme exorbitante de douze gerbes l'une, pour un si mauvais terroir, outre une gerbe par arpent, avaient négligé d'établir aucun droit sur les vignes (*). Edmond, fit à ses dépens, l'essai de planter une partie de l'un de ces côtaux non-labourables : sept ans de soins & de dépenses suffirent à-peine pour en faire une vigne; mais enfin, elle produisit un vin excellent, qui n'avait d'autre défaut que d'être trop tendre, c'est-à-dire potable au-bout de six mois, & ne pouvant se garder au-delà de trois ans dans toute sa bonté.

A son imitation, le laborieux Saxiate planta des côtaux incultes, & bientôt le produit des vignes, absolument créé, puisqu'il n'existait pas auparavant, surpassa

(*) Ce sont les Evêques & Chanoines d'Auxerre qui ont établi cette dîme : les Templiers (& aujourd'hui l'Ordre de Malthe) seigneurs en partie, n'ont imposé d'autre droit sur leur censive; qu'environ six deniers par journal.

celui des terres. Ce ne fut cependant pas l'ouvrage d'un jour : il falut environ trente ans , pour donner à cette culture le degré de perfection & de rapport qu'elle a aujourd'hui.

On reconnut bientôt que la vigne ne durait guère que vingt ans sur ce terrain aride , & qu'il falait la renouveler souvent. Edme R. fut le premier à remarquer cet inconvénient , & il y chercha un remède. En diminuant les friches , on avait augmenté les Bestiaux nécessaires à la culture ; devenus plus aisés , les Habitans s'étaient donné les utiles Animaux qui adoucissent la vie ; la Vache , la Brebis , la Chèvre : on avait besoin d'une assez grande quantité de fourrage , & par un retour profitable à l'Agriculture , cette consommation produisait une plus grande quantité d'engrais. Il y avait bien une excellente prairie dans le même valon où est situé le Village : mais alors une moitié seulement était d'un bon rapport. Edme songea au moyen de faire dans les vignes arrachées , des prairies artificielles , qui devant durer sept à huit ans , reposeraient suffisamment la terre , pour la mettre en état d'être replantée en vigne. La nature même du terrain lui indiqua la

plante qu'il devait semer : il vit du sainfoin sur le sommet des collines , dans les endroits où les pluies avaient laissé un-peu de terre. Il sema donc cette plante montagnarde en arrachant sa vigne , & il eut la satisfaction de se procurer un excellent fourrage , sans perdre une seule année de produit. L'usage s'en établit aussitôt dans le pays , & aujourd'hui lorsqu'un Homme abandonne une vieille vigne , on dit qu'il y a semé du sainfoin. La première année du produit de cette plante étant faible , on laisse subsister les vieux seps , qui dédommagent un-peu par quelques raisins ; l'hiver suivant on les coupe par le pied , & les tendres rejetons se mêlent avec le foin de l'année suivante , dont ils augmentent la quantité. La faux achève de les faire périr.

Quoiqu'Edmé R. ait employé aumoins trente ans à toutes les opérations que je décris , je les rapporte de suite ; & parce-qu'elles ont une liaison entr'elles , & pour n'y plus revenir. J'ai dit qu'il n'y avait qu'une partie de l'excellente prairie de Saci qui fût d'un bon rapport. Cette partie même était souvent noyée , sans que personne cherchât à y porter remède. Edmé conseilla de faire un fossé

large & profond au milieu de la prairie, pour en faire écouler les eaux. Ce projet fut exécuté ; & le produit du foin en fut double, & de meilleure qualité. Quant à la partie presqu'inutile, & qui ne servait que de vaine pâture, il y avait beaucoup plus de travail. Edme R. y possédait une pièce assez considérable : à quelque distance, & sur le bord même de la prairie, il avait un champ, qui n'était qu'un monceau de grosses pierres, roulées du côteau voisin, depuis qu'il était cultivé. Edme fit-faire un large fossé au milieu de la prairie, profond de dix piéds ; il y fit-porter toutes les pierres de son champ, à la hauteur de huit piéds ; on étendit sur le lit de pierres une couche d'argile d'un pié d'épaisseur ; il fit ensuite remettre de la terre à la hauteur de quatre ; & par-dessus, la motte de gazon qu'on avait soigneusement conservée : ce qui donnait au sol trois piéds-&-demi d'élévation au-dessus du niveau. A côté de ce fossé, on en fit un autre, qu'on emplit de la même manière, jusqu'à ce qu'on eût tenu toute la pièce. Qu'arriva-t-il ? l'inondation survint : mais le pré d'Edme R. formait au-dessus de l'eau une île verdoyante, qui donna un foin grand, fin & propre. Son champ ne le dédom-

magea pas moins de ses dépenses ; le froment y vint comme on n'en avait jamais vu dans le pays.

Dès l'automne suivant, tous les Voisins l'imitèrent ; il y en eut qui alerent chercher des pierres jusque dans leurs champs les plus éloignés. Aujourd'hui cette portion de la prairie est celle qui rapporte davantage. On voit par-là combien un seul Homme peut produire de bien dans une Paroisse, lorsqu'au lieu d'exercer son industrie par une rapacité qui engloutit tout, il la tourne à la recherche de moyens innocens, qui loin de nuire aux Autres, leur sont au contraire profitables. Aussi la prospérité dont a joui longtems Edme R., n'a-t-elle jamais été enviée.

Le digne Avocat R. vint voir mon Père au milieu de ses travaux, dont le bruit avantageux était parvenu jusqu'à lui. Il fut frappé d'admiration : & comme mon Père était aux champs, lorsqu'il arriva, il alla faire ses informations au vénérable *Antoine Feudriat*, alors Curé, avant de parler à son Parent. Il ne put retenir ses larmes, en le voyant arriver couvert de sueur ; & lui jetant les deux bras au cou, il lui dit :

— Mon cher Edmond ! je vois par

ce qui t'arrive , que c'est Dieu lui-même qui inspire les Pères , lorsqu'ils commandent à leurs Enfans : Qui n'aurait regardé comme une folie , la conduite de l'honorable Pierre , si l'on avait su la fortune & le bonheur qu'il te faisait manquer ! Cependant ! quel avantage pour ce pays , que ton digne Père inspiré de Dieu , t'ait rappelé dans ta Patrie , pour y exercer ces précieux talens , d'où dépend le bien-être de toute une grande Paroisse ! Qu'importe que tu aies de la peine ? Quel est l'Honnête-homme qui n'enviera pas ton sort ? Je l'envie , ô Edmond , ô mon digne Parent , & l'honneur de mon nom ; je l'envie pour mes Fils & pour moi-même. Je fais la réputation que tu t'es déjà acquise. Ton Grandpère , mon honorable Oncle , s'appelait l'*Homme-juste* ; tu le fais revivre , & l'épithète qui sort de la bouche d'un-chacun dès qu'on t'a nommé , c'est l'*Honnête-homme* ! Ah ! mon-Ami , mon cher Cousin ! le beau titre , si volontairement & si librement donné par tout un Pays , à un Homme qui ne compte pas encore trentesix ans ! Béni sois-tu , Edmond ! Béni soit le Père qui t'a rappelé parmi nous , & Dieu l'en récompense ! Benie soit la Mère qui t'a

nourri, & qui t'a élevé dans l'amour du travail & du devoir, en te donnant son cher & précieux exemple!

J'ai rapporté ici cette tendre effusion d'un cœur vertueux, pour couronner dignement cet article des travaux rustiques de mon Père. Mais la récompense la plus flatteuse pour lui & la plus digne de son cœur, c'a été de laisser en montrant la Paroisse florissante, & les Habitans en-général, qu'il avait trouvés mendians leur pain, les plus à-leur-aise de tous les environs. Nitri avait un sort tout opposé; j'en ai décrit les causes dans le *Tome I* de l'ÉCOLE DES PÈRES, & j'y renvoie (*).

Les soins d'Edme R. pour le bien, & j'ose dire, le bonheur de la Paroisse où l'obéissance à son Père l'avait fixé, ne se bornèrent pas-là : Il rendit aussi des services en grand, avant même qu'en qualité de Juge, il eût occasion d'exercer cette générosité magnanime, qui faisait le fond de son caractère.

Dans les conversations qu'il avait

(*) Cét Ouvrage contient des détails qu'on ne trouvera pas ailleurs : c'est le seul plan d'éducation qui puisse faire de vrais Citoyens de nos Seigneurs du premier rang. Voyez les pp. 132, 133, 134, &c, du Volume cité.

avec les Vieillards du pays, il les entendait souvent regretter des bois-communs qui leur avaient été enlevés par un Seigneur voisin, dans le fief duquel ils étaient enclavés. Mais tous ces pauvres Payfans se bornaient à des plaintes vagues & à des vœux impuissans.

—Y a-t-il des titres? leur dit Edme R.

—Il y en avait: mais on ne fait ce qu'ils sont devenus—.

A force d'informations, & d'interroger les Anciens, le plus Agé de tous, nommé le Père Dangi, lui dit un-jour :

—Si nos titres n'ont pas été brûlés, ils ne peuvent être que chés le Fils de notre ancien Lieutenant, d'il y a soixante ans, qui est fort vieux, & Curé d'Annet-la-Côte—.

Dès qu'Edme R. eut cet éclaircissement, il ne perdit pas une minute, & partit à cheval pour Annet. Il y arriva le soir, & y trouva le vieux Curé, presque en enfance; de-sorte qu'il n'en put tirer aucun éclaircissement. Il fut réduit à s'expliquer avec la Gouvernante, qui n'était nullement instruite de ce qu'il demandait. On le retint à souper & à coucher; parce qu'il était nuit lorsqu'il arriva.

Le lendemain la bonne Gouvernante lui

dit — Mais, monsieur, l'insubordination est un crime, et vous le savez bien : Il y a tout le monde, dans ce monde, le Curé de votre paroisse, et vous voulez y voir, aller des missions loyales : est il y a tout de même que vous l'avez fait.

Monsieur R. réfléchit à cette nouvelle. Il attendit avec beaucoup d'impatience le retour de son Curé : enfin il lui fut permis de chercher : il alla prier les pasteurs. Il y avait cent ans que les pasteurs étaient là, à quel on n'y avait touché : il les trouva tous, à l'exception d'un, et celui-ci par des moins importants, qu'on avait malheureusement pris pour enlever un pape de l'assemblée envoyé à Paris. Après avoir été la poussière, et il en prit au moment de lire, mon Père trouva le titre fondamental, celui par lequel les bien-connus avaient été données par un ancien Seigneur aux Habitans de Saci, pour reconnaître les bons & fidèles services qu'ils lui avaient rendus. Transporté de joie, il ne prit pas le temps d'examiner les autres, sur l'assurance, qu'on lui donna, qu'il n'y avait rien dans ces papiers qui intéressât les affaires particulières du Pasteur. Il repartit aussitôt, malgré un furieux ora-

ge qui se préparait, & qu'il essuya en route: toute son attention fut d'empêcher les titres d'être mouillés, & à-peine y put-il réussir. Cet empressement à s'en retourner lui coûta cher; une pleurésie le mit à deux doigts du tombeau; ce qui prouve bien que les meilleures actions n'ont pas une récompense matérielle. Dans l'état où il était à son retour, il courut chés le Curé, pour lui faire part de sa découverte: le bon Pasteur en fut ravi: mais il s'occupait trop en ce moment de l'heureuse nouvelle, & pas assez de celui qui l'apportait. Ces deux Hommes résolurent de ne rien négliger, pour faire rentrer les Habitans dans leurs droits.

La maladie de mon Père retarda l'exécution de ce projet de quelques semaines: Mais dès qu'il fut convalescent, ils mirent la main à l'œuvre. Le Pasteur alla suivre l'instance à Dijon; tandis qu'Edme R. travaillait auprès du Seigneur voisin, injuste détenteur des bois-communs, pour parvenir à une conciliation. Il l'obtint enfin, & les Parties passèrent Arrêt, par lequel les Habitans rentrèrent en possession, sans réclamer aucunes des jouissances antérieures. On accorda une place honorifique dans l'Eglise au Seigneur cédant; enfin Edme R. employa tous les

moyens humainement possibles , pour n'en pas faire un ennemi à la Communauté (*). Ce grand ouvrage achevé , Edme R. fut au comble de la gloire citoyenne, dans sa Paroisse.

MON Père excellait dans tous les détails de l'économie rustique , surtout dans le soin des Bestiaux. Il abandonnait aux Femmes & aux Domestiques le menu-bétail , se contentant d'y donner un coup-d'œil journalier : mais il s'était réservé à lui-même le gouvernement des Chevaux. J'ai dit qu'il aimait ce noble Animal ; mais ce goût était subordonné à l'utilité , à la raison & à la fortune. Un tact particulier lui avait donné une connaissance parfaite du Cheval ; il aurait été un excellent Maquignon , s'il avait entrepris ce com-

(*) Ces bois-communs sont mis en coupe-régée de 25 ans , & chaque année les Habitans en ont un canton , outre le canton-de-réserve qu'on laisse venir en haute-futaie , pour avoir du bois-de-charpente , & pour être vendu en commun au profit des Habitans , en cas de besoin. Ce cas s'est trouvé en 1755 , qu'on employa 3 mille liv. provenus de cette vente , à faire conduire au Bourg une fontaine , qui en est à un quart-de-lieue : elle fournit au blanchissage , & donne une boisson plus saine que l'eau des puits.

merce en grand : mais il vénérât trop l'agriculture , pour l'abandonner. Tous les Chevaux qu'il achetait, changeaient à-vue-d'œil entre ses mains. Ordinairement il les prenait jeunes & maigres ; il s'en servait deux ans , & les revendait ensuite un prix proportionné à leur valeur. Il était si juste , si bon connaisseur , qu'on le laissait maître de fixer le prix. On l'a vu plusieurs fois rabattre de la somme que l'Acheteur avait d'abord offerte , à la première inspection. Ce fut cette probité exacte , & d'autres vertus , dont je parlerai bientôt, qui lui méritèrent le surnom de *l'Honnête-homme* , dont il fut honoré par-tout son Canton , & qui retentit encore aux oreilles de ses Enfants , lorsqu'ils retournent dans le Pays.

J'ai donné un exemple de l'affection dont le Cheval payait les soins d'un si bon Maître : j'aurais mille-exemples à citer de cette nature.

Un-jour qu'il était à la charrue , une Compagnie de Recrues qui traversait le Royaume , pour aler à sa destination , vint lui demander ses Chevaux , pour les monter l'espace de trois lieues (*). Edme R. y consentit : mais il les avertit

(*) Il est inutile d'avertir que cet abus n'existe plus.

qu'ils ne pouvaient souffrir d'être maniés que par lui, tant ils étaient féroces & sauvages. Les Faufarons lui rirent au nez : ils montèrent deux sur chaque Cheval ; tant qu'Edme les tint par la bride, ces fougueux Animaux obéirent ; ils obéirent même encore, tant qu'il les encouragea de la voix : mais lorsqu'ils furent à quelque distance, l'un d'eux se retourna, malgré les efforts des deux Soldats. & voyant son Maître qui s'en allait, il fit deux ruades, qui étendirent les Cavaliers sur le pré, & courut après son Maître en hennissant. Les trois autres Chevaux entendant hennir leur camarade, & le voyant fuir, en firent autant, & galopèrent après leur Maître. Un autre qu'Edme aurait été charmé de cette aventure. Il avait envoyé un Domestique à la suite de ses Chevaux ; il y alla lui-même ; il fit remonter les Soldats, tint le Cheval le plus fougueux par le licol, & marcha ainsi trois lieues à pied par la plus forte chaleur, n'exigeant autre chose, sinon qu'on traitât doucement ses Chevaux : ce que les Soldats furent contraints de faire, pour leur propre intérêt.

Arrivé à Noyers, le Maire-de-ville, M. Miré, son Parent, fut très-scan-

dalisé de le voir arriver de la sorte ; & voulait envoyer les Soldats coucher en prison : mais Edme R. intercêda pour eux , & reçut leurs excuses.

— Nous vous avons pris pour un simple Paysan , lui dit l'Officier.

— Vous ne vous êtes pas trompé , Monsieur : mais ce que vous ignorez , c'est que j'en fais gloire-.

L'autre trait est plus important , puisque le Cheval sauva la vie à mon Père. C'était en revenant de Tonnerre : il fut attaqué à l'entrée d'un bois , aux environs de Chichée , par quatre Volcurs : l'un prit la bride de son Cheval ; l'autre présenta le pistolet , tandis que les deux autres fouillaient dans les poches & dans les sacoches , en ordonnant au Cavalier de descendre. Mon Père d'abord effrayé demeura interdit. Mais une réflexion lui rendit une sorte de témérité : — Ces Messieurs me tueront en leur donnant la bourse , tout-comme en la leur refusant , si leur sûreté l'exige (pensait-il) : essayons de m'échapper ; il en arrivera ce qui pourra-. En achevant ce petit monologue , qui ne fut qu'une idée rapide , Edme R. dit à son Cheval le mot d'encouragement , qu'il ne prononçait jamais que lorsque l'Animal était arrêté.

par quelque grand obstacle. *Alons, garçon !* en même-temps il piqua des deux : chose extraordinaire ; car jamais l'éperon ne lui servait. A ce mot , l'Animal part , quoique le Voleur ne lâchât pas la bride ; il l'entraîne ainsi vingt pas en galopant de toutes ses forces , aux cris répétés de son Maître , & s'en débarrasse enfin , en le foulant aux pieds. Sans l'extrême affection qu'avait le Cheval pour son Maître , & l'habitude où il était d'obéir à ce mot en dépit de tous les obstacles , Edme R. était massacré.

Les autres Animaux avaient pour lui le même attachement : cet Homme si juste & si bon envers ses Semblables , étendait cette justice & cette bonté jusqu'aux Êtres au-dessous de notre espèce. C'est que jamais il ne les abordait que pour leur faire du bien : toujours il avait les mains pleines : aussi , jusqu'aux plus stupides , tous lui marquaient leur attachement (*).

Il y avait dans la maison un jeune Taureau de la plus grande taille : cet Animal bien nourri , ne travaillant pas , (Edme R. le réservait pour saillir les

(*) Ceci paraîtra-t-il minucieux ? Je ne sais ; mais il me semble que l'Homme vraiment bon , l'est pour tous les Êtres,

Vaches du Bourg, & procurer par-là une meilleure espèce ; les Bouviers publics , n'achetant que de jeunes Taurillons de la plus mauvaise-venue) cet Animal , disais-je , étant d'une fougue qui ne permettait à personne de l'approcher , on était forcé de le laisser errer dans la cour : mais dès que son Maître paraissait , le Taureau venait à lui en bondissant , le suivait au jardin sans s'écarter , & mangeait de sa main les herbes qu'il lui donnait. Il le conduisait ainsi à l'écurie , l'attachait lui-même , sans autre résistance , que quelques mugissemens plaintifs. C'est un talent précieux dans les campagnes , que celui de se faire ainsi aimer & craindre des Animaux , & tous ceux qui l'ont , tirent beaucoup plus d'utilité de ces humbles serviteurs , que ceux qui n'employent que la force & les coups.

Quant à l'attachement des Chiens pour mon Père , cela allait au-delà de toute expression. Mille-fois , on s'est amusé dans le pays , à en faire des épreuves étonnantes. Je ne les rapporterais pas ; mais je citerai un trait plus touchant.

Mon Père demeurait au domaine de la Bretonne , qui est absolument isolé ,

ne touche au Village, que par les murs d'un enclos assés étendu. Il s'était plaint souvent de ce qu'on fermait les portes avec si peu d'exactitude, qu'il était aisé de les ouvrir en-dehors. Un jour qu'il revenait de campagne, il voulut essayer d'entrer sans frapper. Il y réussit, & parvint, quoiqu'avec peine, à faire tomber une petite solive, qu'on mettait en-travers derrière la porte. Il avait alors entr'autres, une Chienne rouge demi-levrette, excellente pour la garde des troupeaux, & les préserver du Loup (*); sans compter son aptitude pour la chasse du Lievre. Ces qualités la rendaient d'une utilité très-grande pour la Maison, & la faisaient particulièrement chérir de son Maître, auquel elle était attachée au-delà de toute expression : Aussi, disait-il, quelquefois en riant : —Après ma Famille, je n'ai jamais eu de meilleurs Amis, que Touslesjours, Germain (excellent Garçon-de-charrue), Flamand (c'était un des Chevaux dont j'ai parlé), & Friquette (c'est le nom de la Chien-

(*) Cette Chienne, beaucoup moins grande qu'un Matin ordinaire, mettait en fuite deux Loups, par sa manière adroite de les chasser. Je l'ai vu plusieurs-fois.

ne.) Au bruit sourd qu'il fesoit, en s'efforçant d'ouvrir la porte, Friquette s'approcha sans-doute, & n'aboya pas, suivant son usage; elle méditait quelque chose de pis contre le prétendu Voleur. Quand le soliveau fut tombé, mon Père avança une jambe & la moitié du corps, pour achever d'ouvrir: mais aussitôt, il sentit sa jambe saisie par un Chien. Il n'en fut pas blessé néanmoins; le nés de Friquette sentit son Maître. Elle poussa un hurlement douloureux, & si effrayant, que toute la Maison en fut épouvantée. On courut dans la cour avec de la lumière. On vit alors le Maître de la maison, la Chienne se roulant devant lui, avec des cris aigus & lamentables; à mesure qu'il avançait, elle venait se mettre sous ses pieds; & s'étendait pour qu'il la foulât. Il n'y fesoit pas d'abord beaucoup d'attention, occupé qu'il était à représenter les suites que pouvait avoir la négligence de si mal fermer la porte. Mais quand il fut entré dans la maison, la Chienne continuant ses soumissions, sautant sur les chaises, heurlant, venant ensuite se rouler à ses pieds, paraissant hors d'haleine, il la gronda pour la faire cesser. Il est impossible d'exprimer les cris qu'elle poussa: On voyait

de grosses larmes sortir de ses yeux : son Maître fut obligé de lui parler avec douceur , & de la flater de la main , en lui donnant lui-même à manger. On réussit alors aisément à la faire sortir ; ce qui avait été impossible auparavant, même avec quelques coups de fouet , qu'on lui avait donnés par impatience. Huit jours entiers , elle continua ses excuses muettes à son Maître , d'une manière si vive & si touchante, qu'on en était attendri. Il fut obligé , pour la remettre tout-à-fait, de la mener avec lui , quand il sortait , & de lui marquer par ses manières , qu'il avait parfaitement oublié sa faute. O Descartes ! il fallait observer davantage la nature , avant d'enfanter vos ingénieux systèmes (*).

J'ai dit que mon Père vendait ses Chevaux, aubout de deux ans de service : (excellente règle d'économie , qui n'était pourtant pas sans exception). En-effet , par ce moyen , le premier achat une-fois fait, tous les Chevaux dont il se servit pendant le cours d'une longue vie , ne lui coûtèrent plus

(*) *Lametrie* en a pris occasion de dire, que Descartes avait des vues secrètes , en faisant les Animaux de pures machines. Il paraît que les Théologiens du temps en eurent la même idée.

rien : au contraire , c'était une sorte de commerce lucratif , & le seul qu'il fit. Mais à cette occasion , je parlerai de la manière dont il vendait , & dont il achetait.

Quant à sa manière de vendre , j'en ai déjà dit un mot. J'ajoute , qu'il n'avait presque jamais égard à la solvabilité de ses Acheteurs : non faute de jugement , mais par humanité. Aussi ne s'enrichit-il jamais ; ce qu'il aurait pu faire , par ses seuls talens naturels , & sans s'écarter de la probité la plus rigide. Mais lorsqu'un pauvre Homme venait en pleurant lui dire que son Cheval était mort de vieillesse , il ne pouvait lui en refuser un , & se contentait de son obligation au lieu d'argent. Il n'a jamais exigé par Huissier le paiement d'aucune ; il recevait les plus légers à-compte ; & souvent dans ses tournées , au lieu de recevoir , il prêtait à ses Débiteurs , pour les aider à payer leurs tailles. Cette conduite le faisait bénir des Femmes & des Enfans , lorsqu'on le voyait arriver dans un Village. Cet Homme si laborieux , si économe chés lui , ne regrettait jamais la perte de son temps , de ses peines , lorsque cela était utile au Prochain. Nous avons trouvé à sa mort , pour deux-mille écus d'obligations non-

exigées & prescrites, avec les mots : *Ces Gens sont pauvres & de bonne-volonté.* Il y avait sur quelques-unes de légers à-comptes. Je ne cacherais pas que ma Mère lui faisait quelquefois des représentations, sur ce qu'elle nommait sa négligence à se faire payer. Il lui répondait alors : — Ma Femme ; nous avons du pain, du vin, & quelque chose en - outre : ces Gens manquent du nécessaire : ce sont nos Frères ; irai-je les faire mourir de faim, en leur arrachant jusqu'à la dernière bouchée ! A-Dieu-ne-plaît ! & vous ne le voudriez pas vous-même. — Mais nos Enfants ? — Je veux leur laisser un bon héritage, avec votre bonne aide, ma Femme, & l'excellent exemple que vous leur donnez : Ils auront au moins mille écus de rente... Et la voyant étonnée, il continua : — Votre exemple & le mien, leur apprennent à se passer à-peu : Point de tabac, point de vin, point de jeu : cela vaut bien cinq-cents francs par an. La dureté pour eux-mêmes ; l'exemption de la confiance aux Médecins, & à l'usage des remèdes ; le goût du travail ; la science de l'économie : cela vaut plus de quinze-cents livres de rente : 2000 francs. L'éloignement de la coquetterie ; l'estime de toute occupation utile, quelle qu'elle

soit: le mépris & l'horreur de l'oisiveté, de quelque beau nom qu'on la décore: cela vaut bien mille francs. Voilà ces mille écus. La bonne volonté mérite de tous ceux à qui ils auront affaire; cela est d'un grand prix! Le goût de la médiocrité que nous leur inspirons tous-deux; l'amour de l'honnêteté, de la justice, du désintéressement, de la liberté même: la forte conviction, où nous les avons mis, que les richesses ne font rien; que le contentement du cœur & de la conscience est cent-fois préférable; qu'au moment suprême, le Roi couronné de la plus puissante Nation, & le Bouvier déguenillé, exposé à la pluie & aux frimats, redeviennent égaux pour toute une éternité; cela, ma Femme, est sans prix: Nous laisserons, croyez moi, à nos Enfants, un plus grand & plus glorieux héritage qu'un Duc-&-Pair (*).

(*) Il n'y a pas d'Homme au monde à qui il fût plus facile d'être pauvre, qu'à mon Père: il eût été inséparable au travail, & vivait presque de rien, par l'habitude qu'il avait prise dès l'enfance d'une extrême sobriété. Croiriez-vous que l'Homme le plus fort & le plus nerveux de son temps se contentait à souper d'un seul croûton, avec environ quatre onces de pain, & deux verres de vin-rouge? Il fit toute la vie ce que le vintien

de mon Père. I 43

Lorsqu'il fesoit l'acquisition de quelque fonds de terre, il examinait si le Vendeur pouvait le conserver, & il l'exhortait à ne point vendre l'héritage de ses Pères. Si c'était une chose indispensable & résolue, il achetait le prix en conscience : & s'appercevant déjà que les terres augmentaient peu-à-peu de valeur, il ajoutait au prix, ce que l'héritage aurait valu de plus dans dix ans. Ensuite, si c'était un pauvre Homme, il lui fesoit présent quelques jours après la vente, de deux ou trois boisseaux de grain pour lui & pour ses Bestiaux. Aussi, tout ce qui se trouvait à vendre lui était-il offert, avant qu'on pensât à d'autres. En cas de retrait-lignager, il ne plaiderait jamais ; il n'exigeait pas même le remboursement comptant, & prenait volontiers une obligation, espèce de contrat qui ne rapporte aucun intérêt.

Cornaro ne fit que tard : il a eleveses Enfans dans les mêmes principes ; mon Frère aîné ne mange que la moitié de ce qu'il faut à un Homme très-sobre, & tous nous mangeons peu, quoique nés à Saci. Mon Père se couchait de bonne-heure, & se levait matin ; mais encore qu'il eût le sommeil léger & court, il s'endormait au bruit des Veilleuses : il a souvent passé la nuit sur la dure, sous un arbre pendant les moissons, sans en ressentir la moindre incommodité, &c.

Il ne me reste plus à parler que de sa manière de rendre la justice.

Il fut Notaire de bonne-heure , & dès le commencement de son premier mariage. Il exerça cet emploi toute sa vie : mais il lui fut peu avantageux : ses Héritiers ont à-peine retiré les deniers avancés pour le contrôle des actes.

Il fut nommé Juge par le Commandeur de Malthe , seigneur du Bourg , à la mort de M.^e Bovjat qui l'était depuis quarante ans. Mon Père ne rechercha point cette Place : elle lui fut donnée d'une députation secrète de douze Habitans qui l'alèrent demander pour lui. Il reçut ses provisions avec reconnaissance ; mais il s'excusait sur son incapacité :

*Si vous estes incapable , lui écrivit le Commandeur , avec la bonne-volonté que je vous sçais , je ne récevrai pas vostre démission ; mais je vous donnerai un Ayde : ainsi , n'ayez aucun scrupule : D'ailleurs , les jugemens que vous avez rendus comme ancien Praticien durant la maladie de vostre Prédécesseur , n'annoncent pas de l'incapacité ; mais une droiture de sens , qui m'a fait le plus grand plaisir ; vous ne pouvez que croître en expérience & en lumières : ainsi , j'espère
que*

de vous ; que vous ferez venir ma nomination, ardemment sollicitée parmes Vassaux, &c. LE COMMANDEUR

DU SAULCE-lès-Auxerre.

Si la nomination d'Edme R. avait été sollicitée par les Habitans , & si l'exercice de ses fonctions leur en a été agréable, il n'en fut pas de même des Praticiens. Comme il y avait très-peu de Gens instruits dans le Bourg, les Sous-officiers de la Justice, même le Procureur-Fiscal, étaient de Vermanton, gros bourg à une lieue de Saci. Ils ne tardèrent pas à s'appercevoir qu'au lieu de leur donner de l'occupation, le nouveau Juge ne cherchait qu'à leur en ôter, en prévenant tous les procès, & en faisant des accommodemens le plus qu'il était possible. C'est à quoi il employait l'après-midi des Dimanches & Fêtes, sauf le temps des offices. Ils s'en plainquirent amèrement à lui-même. Mais il ne crut pas devoir faire attention à des plaintes de ce genre.

Heureusement Edme R. fut appuyé par le Procureur-Fiscal ; place qui rend trop souvent celui qui l'occupe le fleau des Payfans : Cet Officier, nommé M.^e Boudard, était résident à Vermanton, comme les autres ; mais il était fils d'une

Sœur de Marie Dondaine. Outre que c'était un très-honnête-Homme, audeffus de cette place par sa fortune, il avait pour son Oncle toute la déférence que celui-ci méritait : Il le consultait pour ses requisitoires , & s'attachait, d'après ses conseils , plutôt à prévenir le désordre , qu'à le punir : sans pourtant encourager le vice par une négligence déplacée.

D'un autre côté , Messire Antoine Foudriat (*), Pasteur d'un mérite peu commun , secondait ces deux Hommes, dans tout ce qui regardait son saint ministère. Comme il avait beaucoup de lumières, beaucoup d'esprit, & sur-tout le talent de gouverner, il donnait du poids à leurs Ordonnances de Police, en prenant la peine d'en démontrer en Chaire l'utilité : sage & respectable accord des deux Autorités qui gouvernent les Hommes ! c'est le plus sûr moyen de les rendre heureux , si le Prêtre & le Magistrat ont des vues droites & modérées ! Aussi Antoine Foudriat dit-il un jour à ses Paroissiens : « Vous avez ici deux » Prêtres, mes Enfants ; celui de Dieu , » que j'ai l'honneur d'être , & celui de » la Loi ; tous-deux également vénéra-

(*) Le caractère de ce Curé est tracé dans l'ÉCOLE DES PÈRES, Tome II, page 188.

» bles par leur ministère ; tous-deux re-
 » présentans Dieu-même à votre égard :
 » tous-deux vos Pères ; tous-deux ne
 » cherchant que votre bien ; comme
 » nous croyons avoir été assés heureux
 » pour vous en donner des preuves, votre
 » Juge & moi ». Il tenait ce discours
 après l'Arrêt du Parlement qui remettait
 les Saxiates en possession de leurs bois :
 aussi excita-t-il un attendrissement gé-
 néral ; & le Prêtre, & le nouveau Juge
 furent portés chés eux comme en triom-
 phe au sortir de l'Eglise.

Mais la circonstance où le Juge de
 Saci exerçait sur-tout son inclination à
 bien-faire, & mécontentait davantage les
 Officiers du Siège, c'était lors des inven-
 taires après décès. Touché du sort de
 pauvres Orfelins & d'une Veuve éplo-
 rée, il expédiait tout en une vacation,
 encore fesai-t-il remise de ses honoraires.
 — Vous avez bien-hâte ! lui disai-t-
 on. — Vous avez raison, répondait-il
 en riant : mais croyez que je suis aussi
 intéressé à avancer, que vous à prolonger
 la besogne ; & l'intérêt, vous le
 dites quelquefois vous-mêmes, est la
 mesure des actions des Hommes.

La réputation de sagesse & d'intégrité
 d'Edme R. s'étendit bientôt dans les en-

virens : on voyait (& je l'ai vu moi-même) arriver des Villages circonvoisins tous ceux avaient des affaires , soit pour le consulter , soit pour s'en rapporter à son arbitrage. Il avait chaque jour de Fête , une Audience , comme s'il avait été Magistrat d'une grande Ville. Il discutait les affaires de ces Bons-gens avec la plus grande complaisance ; mais après celles des Gens du pays ; & il leur disait pour s'excuser : *Mes Amis, il faut payer ses dettes , avant que de songer à être charitable.* Ces Etrangers apportaient quelquefois des présens , soit en gibier , soit en volaille : il ne leur donnait pas la mortification de les remporter ; mais il voulait absolument qu'ils en reçussent la valeur , soit en argent , soit en denrées à leur usage. Lorsqu'on le connut sur ce ton , les Etrangers (car ceux du pays , n'auraient pas osé prendre cette liberté) entraient furtivement dans la cour , & y lâchaient , sans qu'on s'en appercût , leurs Poulets ou leurs Poulettes ; de-sorte qu'on ne les reconnaissait que le soir , à l'embarras de ces jeunes Animaux pour se jucher. Ce sont les seuls présens qu'on puisse dire qu'il ait gardés ; parce qu'il ne savait à qui s'en prendre.

Il ne recevait jamais rien pour toutes ces consultations aux Étrangers , lors même qu'il lui arrivait de se transporter hors de chés lui , pour voir les choses par ses yeux : comme c'était toujours une Fête , il disait qu'on ne devait faire ces jours-là , suivant le Cathéchisme , aucune œuvre servile , c'est-à-dire , en vue de salaire.

Quelques Paroissiens , plus zélés qu'éclairés , furent scandalisés des ses absences les jours de Fêtes : Mais Antoine Fondriat l'ayant su , il avertit ses Ouailles en chaire , que leur Juge ne s'absentait jamais pour affaire qui le regardât personnellement , & que l'exercice de la charité chrétienne était la meilleure manière de sanctifier les Dimanches & les Fêtes. Cette justification de la part d'un Pasteur aussi révéré que messire Antoine , fit cesser tous les murmures , & prévint le scandale.

Outre les services rendus par Edme R. à sa Patrie (services si considérables , que de mendiante qu'il l'a trouvée , elle est riche aujourd'hui) , il en est un dont je n'ai pas encore parlé. C'est une suite d'observations sur le retour des bonnes & des mauvaises-années , propre à guider les Vignerons sur-tout , aux

quels la gelée enlève si souvent le fruit de leurs travaux. Il les a faites durant trente ans. Ces observations consistaient particulièrement à prévoir chaque année quelle serait la température générale ; c'est-à-dire, si l'hiver serait long, froid ou pluvieux ; l'été sec & chaud, ou froid & humide ; s'il y aurait des gelées tardives au printemps, &c. Ces éphémérides lui ont quelquefois utilement servi : une année sur-tout (c'était en 1749) persuadé qu'il y aurait des gelées tardives, il différa de faire tailler ses vignes ; la gelée survint au milieu de mai, & il n'y eut de pris que le bout des verges. Mais la vigne fut fatiguée de ce retard. Une autrefois (en 1753), il profita encore de ses éphémérides, & en fit profiter toute la Paroisse, pour l'achat des tonneaux, qui étaient à grand-marché dans le Carême : il en fit une provision considérable, & en céda à crédit à ses Voisins. L'année ayant été bonne, les tonneaux qui avaient coûté 40 sous en mars, se vendirent en septembre 4 francs & cent sous. J'ai lu depuis avec une sorte d'admiration, que mon Père, qui ne connaissait pas les anciens Romains, & qui jamais n'avait entendu parler ni de *Caton*, ni de *Varron*, ni de *Columelle*, les avait imi-

tés par ces éphémérides : les Anciens faisaient de ces sortes d'expériences sur le retour des mêmes années, & se les communiquaient : c'était un dépôt-de-famille qu'ils se transmettaient. J'ai remarqué dans celles de mon Père une grande singularité ; c'est qu'en 1731, je crois, il ne plut pas depuis février, jusqu'en septembre dans nos cantons ; ce qui fit manquer les foins & les menus-grains.

Je ne saurais m'empêcher de remarquer ici, quel Homme ç'aurait été qu'Edme R., s'il fût né à Rome du temps des *Brutus*, des *Valerius-Publicola* ! &c. Je le regarde comme aussi grand que ces Grands-hommes ; il ne lui a manqué que la position, & non la vertu.

Je vais terminer cette PREMIERE PARTIE ; par une observation relative aux pages 91 & 92 : C'est une tradition dans notre Famille, que notre ancien nom était *Monroyal* ou *Montroyal*, & que le surnom de *Reslisy* fut joint en 1309, à l'occasion du Templier *Jean de Montroyal*, qui

lors de la destruction de l'Ordre du Temple, fut un de ceux qui le défendirent par des discours pleins de force & de vérité, devant les Commissaires du Roi Philippe-le-Bel & du Pape Clément v : on croit que telle fut l'origine du surnom de *restif*, qui s'étendit à ses Parens. Ces Champions de l'Ordre ne furent pas exécutés comme les Relaps, qui, après avoir avoué par faiblesse les crimes qu'on leur imputait, s'étaient ensuite retractés. (Voyez *Dupuis*).

Feu M. Rétif, Curé d'Auxonne, l'un des Fils de l'Avocat R., était très-au-fait de notre tradition, sur laquelle il avait fait des recherches particulières; mais manquant de titres authentiques, il ne publia rien. Son Père disait souvent : — Notre nouveau nom est honoré; mais nous ne savons trop ce qu'était l'ancien-. C'est par le Curé d'Auxonne que nous savons qu'en 1582, Charles Restif du fauxbourg Saintamatre à Auxerre, protestant, rédigea une Requête au Roi Charles ix, au nom des autres Religionnaires, pour avoir des Écoles à leurs dépens, offrant d'abandonner aux Catholiques celles qui étaient fondées. Tous nos titres ont été perdus lors des guerres de religion : nos Ancêtres ayant embrassé la réforme des premiers, ils se trouvèrent exposés à toutes les catastrophes. J'ai ouï-dire, que nous avions des Parens en Angleterre de notre ancien nom, qui traitèrent de *RESTIFS* ceux qui restaient en France. Nous avons eu des alliances très-relevées..... Quoi qu'il en soit, les seuls titres dont nous prétendions nous glorifier, mes Frères & moi, c'est de ceux de mon Père.

FIN de la Première Partie.

